This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578970 5

FABLES CHOISIES,

MISES EN VERS

PAR M. DE LA FONTAINE,

AVEC UN NOUVEAU COMMENTAIRE

PAR M. COSTE.

NOUVELLE ÉDITION.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FR. AMB. DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
151722B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1941 L

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.[1]

MONSEIGNEUR,

S'IL y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la maniere dont Ésope a débité sa morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les

(1) Fils unique de Louis XIV.

miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premieres années. Vous êtes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux princes; mais en même temps vous devez donner quelques unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Ésope. L'apparence en est puérile, je le confesse; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes. Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, et lui apprend à se connoître, sans qu'elle s'apperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire tout autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très heureusement [2] celui sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite; mais, à dire la vérité,

(2) M. Bossuet, évêque de Condom, et depuis de Meaux, précepteur du Dauphin.

il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage. Ce sont, MONSEIGNEUR, les qualités que notre invincible monarque vous a données avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe, et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise; quand il pénetre dès sa premiere démarche jusques dans le cœur d'une province [3] où l'on trouve à chaque pas des barrieres insurmontables, et qu'il en subjugue une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs regnent dans les cours des autres princes; quand, non content de domter les hommes, il veut triompher aussi des éléments; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste: avouez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage et de grandeur d'ame, que vous faites paroître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre monarque; mais c'est un

(3) La Hollande.

spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations. Je devrois m'étendre sur ce sujet; mais comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites, que celle-ci: c'est, MONSEIGNEUR, que je suis avec un zele respectueux,

votre très humble, très obéissant,
et très fidele serviteur,
DE LA FONTAINE.

AVERTISSEMENT

CONCERNANT

LE COMMENTAIRE DE CES FABLES,

publié pour la première fois en 1743.

Il y a plus de vingt ans qu'on ne réimprime plus les fables de La Fontaine, en France, en Hollande, et ailleurs, qu'avec quantité de notes où l'on s'étoit proposé d'expliquer tout ce qui pourroit embarrasser les enfants, auxquels, par un usage sagement établi, l'on fait lire ces fables de fort bonne heure. Ce dessein étoit heureusement imaginé: mais l'entrepreneur, incapable de le bien exécuter, n'a fait qu'obscurcir la plupart des expressions de La Fontaine, qu'il prétendoit éclaircir. Comme la chose est généralement reconnue, et qu'on ne laisse pourtant pas de faire lire aux enfants les fables de La Fontaine dans les éditions défigurées par ce prétendu commentateur, je n'ai pas cru mal employer quelques heures de mon loisir à le redresser. Par là je me suis mis insensiblement dans la nécessité de refondre presque toutes ses notes, que j'ai trouvées ou fausses ou très mal exprimées. Si j'en ai laissé passer quelques unes que j'aurois dû corriger, je compte sur l'indulgence de tout lecteur équitable, qui reconnoîtra sans peine qu'un travail si *vétilleux* doit donner naturellement à l'esprit un certain dégoût

qui ne peut que lui faire perdre un peu de son attention. C'est du moins ce que j'ai éprouvé plus d'une fois, et qui sans doute m'est arrivé plus souvent que je ne pense.

Ayant trouvé en même temps bien des fautes qui gâtoient le sens et la mesure des vers, je me suis fait une affaire de corriger le texte par le moyen de plusieurs éditions que j'ai consultées avec un soin tout particulier. Celle de 1678 m'a servi plus qu'aucune autre, à cause d'un bon errata qu'en avoit fait faire La Fontaine lui-même; qui nous dit expressément que *si l'on veut avoir quelque plaisir dans la lecture de son ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par l'*errata *de chaque livre.*

Vous voyez, par ces derniers mots, que La Fontaine avoit partagé ses fables en différents livres. Cette division est absolument nécessaire dans un ouvrage de cette nature; et je ne sais pourquoi les libraires ont osé l'abandonner. Je l'ai rétablie par respect pour l'auteur, et parcequ'elle sert beaucoup à nous faire souvenir de chaque fable en particulier et du lieu où l'on peut la retrouver, et qu'elle détermine quantité de citations qui ont été répandues dans plusieurs de nos bons livres françois avant qu'on eût pris la liberté de faire imprimer toutes les fables de La Fontaine en un tas. Le libraire qui s'est avisé le premier de ce ridicule expédient a proscrit un avertissement de La Fontaine, dans lequel ce célebre auteur nous apprend,

à la tête du septieme livre de ses fables, *qu'il avoit jugé à propos de donner à la plupart des suivantes un air et un tour un peu différent de celui qu'il avoit donné aux premieres*, pour des raisons dont on auroit pu tirer un profit considérable, si La Fontaine eût voulu nous les expliquer avec plus de précision, au lieu d'en laisser le soin à ses lecteurs, comme il a trouvé bon de le faire. J'ai remis cet avertissement à sa place, d'où il avoit été chassé par une licence tout-à-fait inexcusable.

Voilà tout ce que j'ai fait pour rendre cette édition plus parfaite que toutes celles qui paroissent depuis long-temps. Tout cela, dans le fond, se réduit à peu de chose. *In tenui labor.* Mais je serai plus que satisfait de ce travail, quelque peu considérable qu'il soit, si sur le tout je puis dire que, *sans mériter des louanges, je me suis mis hors de blâme.*

. . . . . Vitavi denique culpam,
Non laudem merui. Hor. Art. poet.

AVERTISSEMENT

SUR L'ÉDITION DE 1746,

lequel est lié nécessairement avec le précédent.

J'ALLOIS commencer cet avertissement par rendre compte en peu de mots des avantages de cette nouvelle édition sur celle de 1743, quand j'ai appris que j'étois sévèrement critiqué pour avoir rempli l'édition de 1743 de notes puériles, triviales et fort communes. *C'est,* dit mon délicat censeur, *ce que je me suis proposé dans les définitions* des mots les plus communs, *les plus usités, les plus familiers;* mais bien éloigné de faire ces définitions-là, je n'y ai ni songé, ni pu songer, comme je le vais démontrer avec la derniere évidence. L'auteur de ces notes, qui m'ont toujours paru à-peu-près aussi triviales et *enfantines* qu'à mon censeur, les a publiées, il y a plus de vingt ans, dans une édition accompagnée d'une approbation signée par M. de Fontenelle, le 7 juillet 1715; et c'est pour les enfants qu'il les a composées, comme il le déclare lui-même dans un petit avis au lecteur : de cette premiere édition faite à Paris, ces notes *enfantines* ont passé dans plusieurs éditions imprimées à Paris, à Amsterdam et ailleurs, où elles fourmillent encore, toujours copiées d'après l'édition de 1715. Et voilà qui démontre évidemment que ce n'est pas à moi qu'ap-

partiennent les notes *enfantines* qui d'une de ces anciennes éditions sont entrées dans la mienne, et qu'il n'est pas possible que je me sois proposé de les composer moi-même.

Que dirai-je maintenant du censeur qui me les a imputées tout ouvertement? Rien qui puisse lui déplaire : c'est que, *quoiqu'elles ne m'appartiennent pas plus à moi qu'à lui-même*, il ne pouvoit que me les attribuer, les voyant confondues avec les miennes. C'étoit à moi à les distinguer; et d'abord, pour en venir là, je me suis proposé de les faire voir, dans cette nouvelle édition, marquées par des lettres de notre alphabet. Mais, après avoir employé cinq ou six minutes à cet ennuyeux travail, je me suis déterminé tout d'un coup à l'abandonner. Ayant considéré que, pour donner distinctement toutes ces notes à leur auteur, je devois prendre la peine de les recueillir une à une d'un exemplaire où elles ont été imprimées depuis long-temps, j'en ai ouvert un, imprimé à Amsterdam en 1722 et muni de l'approbation que je viens de citer. A cette occasion, m'étant avisé d'observer ces notes avec plus d'attention que je n'avois fait auparavant, j'ai vu qu'en effet elles sont pour la plupart très enfantines, trop triviales, trop communes, sans compter celles que de vaines répétitions rendent extrêmement dégoûtantes; et sur-le-champ je les ai chassées presque toutes de la copie de cette nouvelle édition, comme absolument indignes de reparoître aux yeux du public.

Je vais présentement indiquer en peu de mots les avantages de cette nouvelle édition sur celle de 1743. Plus agréable au public, par cela même qu'elle sera dégagée de ce fatras de notes triviales et *enfantines* dont celle-ci avoit été embrouillée, elle plaira davantage encore par la beauté du caractère, et par la restitution du vrai texte des fables de La Fontaine, lesquelles charmeront toujours l'esprit des lecteurs par la noble simplicité et le tour inimitable dont elles sont écrites.

Quoique l'édition de 1743, imprimée d'après les meilleures [1] qui aient paru du vivant de La Fontaine, ait été très bien reçue du public, j'ose dire que celle-ci à qui elle a servi de copie lui est supérieure, parceque j'ai épuré de quelques fautes d'impression assez considérables l'exemplaire qui a été mis entre les mains du compositeur, et que j'y ai rectifié la ponctuation en plusieurs endroits; réparation dont bien des lecteurs profiteront sans s'en appercevoir.

On trouvera d'ailleurs dans cette édition plusieurs notes toutes nouvelles, qui m'ont paru nécessaires. Sans m'arrêter ici à faire voir de quelle importance elles peuvent être, ce que je dois laisser au jugement du public, je conclus, de ces petits avantages, que cette édition a gagné sur celle de 1743, qu'elle pourra fort bien servir de modele à toutes celles qu'on fera à l'avenir,

(1) Savoir, celle qui fut imprimée in-4°. en 1668; une autre in-12, publiée en 1678; et un petit volume publié en 1694, qui contient les fables dont est composé le douzieme livre.

pourvu qu'on veuille bien prendre la peine de l'accompagner d'un bon errata.

Nul livre dont on fait plusieurs éditions ne peut être conservé dans sa pureté originale sans cette précaution, qui ne peut être trop fortement recommandée, et que j'indique ici aux libraires en faveur des fables de La Fontaine : car comme il échappe toujours de nouvelles fautes dans la nouvelle édition d'un livre (ce que tout correcteur reconnoît sans peine, et dont tout lecteur attentif est aisément convaincu), il est impossible qu'un livre ne soit insensiblement défiguré par les éditions qu'on continue d'en faire, si l'on néglige d'en marquer constamment les fautes dans un errata fort exact. Il en est d'un bon errata comme des digues de la Hollande : ces digues bien entretenues empêchent que la Hollande ne soit submergée. Un errata exact empêche de même qu'un bon livre ne soit gâté par les fautes qui s'y glissent nécessairement toutes les fois qu'on l'imprime, et qu'enfin il n'en soit inondé jusqu'à devenir le jouet et le mépris de ceux qui sans cela l'auroient acheté avec empressement.

Une autre chose dont je me crois obligé d'avertir encore le public, c'est que cette édition ayant été composée d'après les trois éditions que je viens d'indiquer, les meilleures sans doute qui aient paru du vivant de La Fontaine, elle est par cela même fort au-dessus de celles qui paroissent depuis long-temps, où l'on a inséré des pieces qui ne se trouvent point dans le dernier volume des fables, imprimé en 1694,

un an avant la mort de La Fontaine; car ces pieces y ayant été introduites quelque temps après, sans la moindre formalité qui tendît à en autoriser l'introduction, l'on n'auroit pas dû les insérer parmi les fables de La Fontaine, supposé même qu'elles eussent été aussi dignes de leur être associées, qu'elles en sont visiblement indignes, comme il seroit aisé de le prouver, si c'en étoit ici le lieu.

A Paris, le 10 *janvier* 1746.

COSTE.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de monseigneur le chancelier, *les fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine, avec un commentaire par M. Coste.* Je n'y ai rien trouvé qui ne soutienne parfaitement la réputation que M. Coste, ce célebre écrivain, s'est acquise dans la république des lettres, par ses savantes traductions, et par les judicieuses remarques dont il les a accompagnées. A Paris, ce 2 octobre 1742.

DANCHET.

PRÉFACE.

L'INDULGENCE que l'on a eue pour quelques unes de mes fables me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence [1] n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers. Il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseroit en beaucoup d'endroits, et banniroit de la plupart de ces récits la brièveté, qu'on peut fort bien appeller l'ame du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sauroit partir que d'un homme d'excellent goût : je demanderois seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les graces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des muses françoises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des orne-

(1) PATRU, célebre avocat au parlement de Paris, et membre de l'académie françoise.

ments de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avoient averti plusieurs fois pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit : car comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? Il falloit qu'il y eût du mystere là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassoient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui étoit encore venue une de ces fêtes ; si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible étoit-ce de la derniere qu'il s'agissoit. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie, mais il n'y en a point non plus sans fictions ; et Socrate ne savoit que dire la vérité. Enfin il avoit trouvé un tempérament. C'étoit de choisir des fables qui contissent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phedre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment ; et par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phedre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin, les modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples non seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que lors-

que nos gens y ont travaillé, la langue étoit si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que si je ne courois dans cette carriere avec succès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matiere soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers, que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles: mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein: quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phedre recommandable; ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il falloit en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes: la langue latine n'en demandoit pas davantage; et,

si l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra dans cet auteur le vrai caractere et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs; c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne sauroit trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire, mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matiere. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit, qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de pere, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que

je dis n'est pas tout-à-fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la vérité a parlé aux hommes par paraboles; et la parabole est-elle autre chose que l'apologue? c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet, qu'il est plus commun et plus familier. Qui ne nous proposeroit à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fourniroit un sujet d'excuse: il n'y en a point, quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon ayant banni Homere de sa république, y a donné à Ésope une place très honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre: car on ne sauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortiroit; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle: au contraire le bouc y demeura pour ne

pas avoir eu tant de prévoyance; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car dans le fond elles portent un sens très solide. Et comme par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le ciel et la terre; de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable de grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connoissances. Les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés: par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête. De ces pièces si différentes il composa notre espèce: il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit-Monde. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut

qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitants; ils ne se connoissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut : il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent; les premieres notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déja passé la longueur ordinaire des préfaces; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage. L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeller l'une le corps, l'autre l'ame. Le corps est la fable, l'ame est la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux; il en exclut les hommes et les plantes. Cette regle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phedre, ni aucun des fabulistes ne l'a gardée : tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grace, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. *On ne considere en France que ce qui plaît : c'est la grande regle, et, pour ainsi dire, la seule.* Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope, la fable étoit contée simplement, la moralité séparée, et toujours ensuite. Phedre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre; il embellit la

narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il seroit nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important; c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matiere. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusques là; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sauroit rien faire de bon :

. . . . . Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités, du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Ésope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractere et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Ésope : on y trouve trop de niaiseries. Et qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractere que Planude donne à Ésope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet

des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable par-tout ailleurs, et de conserver à chacun son caractere. Quand cela seroit, je ne saurois que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : Vie d'Ésope. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas ; et, fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

LA VIE
D'ÉSOPE
LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homere et d'Ésope : à peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celle-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie ; et nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope et d'Homere, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siecles suivants. Car Homere n'est pas seulement le pere des dieux, c'est aussi celui des bons poëtes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des sages dont la Grece s'est tant vantée ; lui qui enseignoit la véritable sagesse, et qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des regles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un siecle où la mémoire des choses arrivées à Ésope

ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savoit par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Ésope que ce qui m'a semblé trop puérile ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienséance.

Ésope étoit Phrygien, d'un bourg appellé Amorium. Il naquit vers la cinquante-septieme olympiade, quelque deux cents ans après la fondation de Rome. On ne sauroit dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle: car en le douant d'un très bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être esclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reste, son ame se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues: il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appellé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servît de l'occasion, et mangea les figues avec quelques uns de ses camarades: puis ils rejeterent cette fripponnerie sur Ésope, ne croyant pas

qu'il se pût jamais justifier, tant il étoit begue et paroissoit idiot. Les châtiments dont les anciens usoient envers leurs esclaves étoient fort cruels, et cette faute très punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître; et se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on sursît de quelques moments sa punition. Cette grace lui ayant été accordée, il alla quérir de l'eau tiede, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, et se mirent les doigts dans la bouche, mais ils se garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues encore et toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit; ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des prêtres de Diane) le prierent, au nom de Jupiter hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre; puis leur ayant présenté une légere collation, il voulut être leur guide, et

ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au ciel, et prierent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, et par même moyen lui faisoit présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut; et en s'éveillant : Qu'est-ce ci? dit-il : ma voix est devenue libre; je prononce bien un rateau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car comme un certain Zénas, qui étoit là en qualité d'économe et qui avoit l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seroient sus. Zénas, pour le prévenir, et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avoit recouvré la parole; mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant; car il lui donna Ésope avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait ve-

nir Ésope, le marchand dit : Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage ? On le prendroit pour une outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappella, et lui dit : Achete-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant : Les dieux soient loués : je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité ; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entre autres denrées, ce marchand trafiquoit d'esclaves : si bien qu'allant à Éphese pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille ; qu'il étoit nouveau venu, et devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain, c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise : mais dès la dînée le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant ; ainsi le soir, et de même le lendemain ; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses escla-

ves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre et d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise; Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présenterent, entre autres un philosophe appellé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savoient faire : Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille : et en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Ésope par dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillerent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de si bonne grace : on en feroit un épouvantail, il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades. Ésope répondit, A rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui en donnerent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat,

et à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas; si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colere et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie; et alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servoient sa femme se penserent battre à qui l'auroit pour son serviteur: mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre; qu'il y avoit long-temps que le philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole le différend s'échauffa jusqu'à tel point, que la femme demanda son bien et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller, et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit; car, quoiqu'on puisse juger par-là de son caractere, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philoso-

phie aussi-bien que le jardinage ; c'est que les herbes qu'il plantoit et qu'il cultivoit avec un grand soin ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire ; et ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parceque la question n'étoit pas digne de lui ; il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouseroit un second qui auroit aussi des enfants d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôteroit la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservoit toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle étoit marâtre des unes, et mere passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises et dit à Ésope : Va porter ceci à ma bonne amie. Ésope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua

pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage : on fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avoit pas dit expressément : Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Esope répondit là-dessus que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce; c'étoit la chienne, qui enduroit tout, et qui revenoit faire des caresses après qu'on l'avoit battue. Le philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colere qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fît parler, sans que les raisons ni les prieres y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagême. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Esope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Esope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pieces à son maître, et tous les jours se sauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avoit dessein de régaler quelques uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur, et

rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louerent d'abord le choix de ce mets; à la fin ils s'en dégoûterent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur? Eh! qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police; on instruit, on persuade, on regne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Eh bien! dit Xantus (qui entendoit l'attraper), achete-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi; et je veux diversifier.

Le lendemain, Esope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mere de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profere des blasphêmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui étoit fort nécessaire; car il savoit le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine?

reprit Ésope. Eh ! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Ésope alla le lendemain sur la place; et voyant un paysan qui regardoit toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur; mais il disoit en lui-même : C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout, il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier; rien ne lui plaisoit; ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé; et ce qui étoit trop salé, il le trouvoit trop doux. L'homme sans souci le laissoit dire, et mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avoit fait : Xantus le trouva mauvais quoiqu'il fût très bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée; il faut brûler l'ouvriere, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille. — qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan, je m'en vais quérir ma femme, on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'étoit pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvoit occasion de rire et de dire des bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il

rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savoit rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisoient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très bien répondu? Savois-je que l'on me feroit aller où je vais? Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyoit par-là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Esope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Esope, qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déja la cervelle, aussi-bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté; le second, d'ivrognerie; le troisieme, de fureur. On se moqua de son observation, et on continua de vuider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la mer toute entiere, et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Esope lui dit qu'il étoit perdu, et que sa maison l'étoit aussi, par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le

philosophe bien alarmé. Il pria Esope de lui enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avoit gagé contre lui triomphoit déja. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans : c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il étoit vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamation.

Pour récompense, Esope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu; si toutefois les dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit : partant, qu'il prît garde au premier présage qu'il auroit étant sorti du logis; s'il étoit heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui seroit donnée; s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Esope sortit aussitôt. Son maître étoit logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il apperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai;

Tandis que Xantus venoit, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours? dit-il à Esope. Qu'on lui donne les étrivieres. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Esope, on vint inviter Xantus à un repas, il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas! s'écria Esope, les présages sont bien menteurs! moi, qui ai vu deux corneilles, je suis battu; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Esope: mais quant à la liberté, il ne se pouvoit résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en apperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât long-temps à en chercher l'explication. Elle étoit composée des premieres lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Esope, quelle récompense aurai-je? Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. Elles signifient, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en trouverons un. En effet, ils le trouverent après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le philosophe fut sommé de tenir sa parole; mais il reculoit toujours. Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres! ce me sera un autre trésor plus précieux

que celui que nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Esope, comme étant les premieres lettres de ces mots : Α'πόβας, βήματα, etc. c'est-à-dire : *Si vous reculez quatre pas, et que vous creusiez, vous trouverez un trésor.* Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi ; n'espere donc pas que je t'affranchisse. Et moi, répliqua Esope, je vous dénoncerai au roi Denys ; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe intimidé dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent et qu'il n'en dît mot ; de quoi Esope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle maniere qu'elles enfermoient un triple sens, et signifioient encore : *En vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré.* Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, et que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas ! s'écria Esope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses ! Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux délibérations du conseil) et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps, et eut recours à son oracle

ordinaire : c'étoit Esope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public ; parceque s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toujours à son maître ; sinon, il n'y auroit que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire : personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette maniere. Esope leur dit qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crierent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Esope s'en excusa, sur ce qu'il n'osoit le faire. La Fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disoit mal, il seroit battu ; s'il disoit mieux que le maître, il seroit battu encore. Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista long-temps. A la fin le prévôt de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme magistrat ; de façon que le philosophe fut obligé d'y donner les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens étoient menacés de servitude par ce prodige ; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifioit autre chose qu'un roi puissant qui vouloit les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires ; sinon qu'il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obéît. Esope leur dit que la Fortune présentoit deux chemins aux hommes : l'un, de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très agréable ; l'autre,

d'esclavage, dont les commencements étoient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auroient Esope avec eux, il auroit peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livroient. Des principaux de la ville trouverent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'acheteroient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnerent leurs chiens pour ôtages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglerent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet: les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Esope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du roi, que s'il demeuroit à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés! s'écria-t-il. Esope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des sauterelles, dit-il: une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la tuer comme il avoit fait les sauterelles. Que vous ai-je fait? dit-

elle à cet homme : je ne ronge point vos bleds ; je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand roi, je ressemble à cette cigale ; je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration et de pitié, non seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernerent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelloit philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus, roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problêmes à résoudre sur toutes sortes de matieres, à condition de se payer une espece de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées ; en quoi Lycérus, assisté d'Ésope, avoit toujours l'avantage, et se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria ; et ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appellé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Ésope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres, par lesquelles il sembloit qu'Ésope eût intelligence avec les rois qui

étoient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus, que, sans chercher de plus grandes preuves, il fît mourir promptement le traître Ésope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; et, à l'insu de tout le monde, le nourrit long-temps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo, roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son état, chacun d'eux demeura court: ce qui fit que le roi regretta Ésope. Quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, il le fit venir. Le Phrygien fut très bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverroit au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Esope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Esope le reçut comme son enfant; et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince, se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, et chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre au malheur; avoir soin du lendemain,

car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant; sur-tout, n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope, comme d'un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Ésope choisit des aiglons et les fit instruire (chose difficile à croire); il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Esope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes et le répondant. Esope dit que le répondant étoit lui-même, et qu'il feroit voir les architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enleverent les paniers avec les petits enfants, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres et du bois. Vous voyez, dit Esope à Necténabo, que je vous ai trouvé les ouvriers, fournissez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Esope: J'ai des cavales en Egypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-

vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain ; et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat, et de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens, qui adorent cet animal, se trouverent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arracherent des mains des enfants, et allerent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Esope: car la nuit derniere il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, répartit le roi: comment seroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? Et comment est-il possible, reprit Esope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir, et conçoivent pour les entendre?

Ensuite de cela, le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposerent à Esope diverses choses, celle-ci entre autres: Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcs-boutants; et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche et l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfants

de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; et les arcs-boutants, les jours, autour desquels se promenent alternativement le jour et la nuit.

Le lendemain Necténabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cédule, par laquelle Necténabo confessoit devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria: Voilà la plus grande fausseté du monde; je vous en prends à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Esope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé, celle-là qui, des libéralités de ses amants, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration; c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Esope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et

de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grece encore une fois. Lycérus ne le laissa pas partir sans embrassements et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendroit achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écouterent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent desir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cacherent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Esope de sacrilege, et qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine. Ils l'accuserent d'avoir dérobé leur vase; Esope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers,

mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquerent.

La grenouille, leur dit-il, avoit invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un oiseau de proie l'apperçut, fondit sur lui, et l'ayant enlevé avec la grenouille qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai; mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet asyle, leur dit-il, parceque ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prieres de l'escarbot, enleva un lievre qui s'étoit réfugié chez lui. La génération de l'aigle en fut punie jusques dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipiterent.

Peu de temps après sa mort, une peste très violente exerça sur eux ses ravages. Ils demanderent

à l'oracle par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignerent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit: les hommes vengerent aussi la mort de leur sage. La Grece envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.

FABLES CHOISIES,

MISES EN VERS

PAR M. DE LA FONTAINE.

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.[1]

Je chante les héros dont Ésope[2] est le pere,
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongere,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :

(1) Fils de Louis XIV. (2) Célebre inventeur des fables.

Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous somm
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes;
Quelque autre te dira, d'une plus forte voix,
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois:
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légeres peintures;
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIERE.

La Cigale et la Fourmi.

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau !
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.

Je vous paîrai, lui dit-elle,
Avant l'oût [1], foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse:
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit et jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise.
Vous chantiez! j'en suis fort aise:
Hé bien! dansez maintenant.

(1) Avant la moisson, avant le temps où l'on recueille les grains; temps qu'on s'est avisé de nommer oût, parceque cette récolte se fait ordinairement en août, qu'on prononce oût, comme s'il étoit écrit sans a.

II. *Le Corbeau et le Renard.*

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché [1],
Lui tint à-peu-près ce langage :
Hé ! bon jour, monsieur du corbeau !
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix [2] des hôtes de ces bois.

(1) Attiré. Mais qui voudroit conter cette fable en prose, ne pourroit, je pense, employer un terme plus propre et plus expressif que celui d'alléché.

(2) Le plus beau de tous les oiseaux, toujours (*) unique

(*) Sunt qui adseverent..... unum in terris, etc. (Tacit. Annal. lib. VI, p. 204, ex officina Elzeviriana.)

A ces mots le corbeau ne se sent pas de joïe ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

en son espece dans le temps qu'on dit qu'il a paru, et si rare (**) qu'il n'est pas trop sûr qu'il ait jamais existé. Mais que cet oiseau soit une pure fiction dont les Grecs ont osé frelater leur histoire, la beauté merveilleuse qu'ils lui ont attribuée, enrichie par les descriptions des poëtes et par le pinceau des peintres, a été si fort autorisée dans le monde, que le mot de phénix est entré dans notre langue pour signifier des choses et des personnes d'une excellence extraordinaire. C'est ainsi que, dans La Bruyere, Quinault est nommé le phénix de la poésie chantante; que Boileau parlant d'un sonnet parfait, nous dit,

Que cet heureux phénix est encore à trouver;

et qu'ici le renard voyant le corbeau, qui, perché sur un arbre, tenoit en son bec un fromage, s'avise, pour l'étourdir et lui faire oublier son fromage, de lui dire que s'il a la voix aussi charmante que le plumage, il est le phénix des hôtes de ces bois : éloge flatteur, qui ne manqua pas de produire l'effet qu'en attendoit le renard.

(**) Nonnulli falsum hunc phœnicem credidere, nihilque usurpasse ex his quæ vetus memoria firmavit. (TACIT. An. l. VI, p. 204.)

III. *La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.*

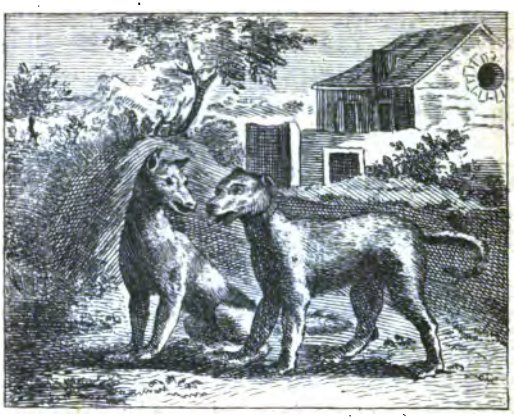
Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur;
Disant : Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez? dites-moi, n'y suis-je point encore?
Nenni. M'y voici donc? Point du tout. M'y voilà?
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages:
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs;
Tout petit prince a des ambassadeurs;
Tout marquis veut avoir des pages.

IV. *Les deux Mulets.*

Deux mulets cheminoient, l'un d'aveine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette:
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein, et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups: il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis?
Ce mulet qui me suit du danger se retire;
Et moi, j'y tombe, et je péris!

Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi:
Si tu n'avois servi qu'un meûnier, comme moi,
Tu ne serois pas si malade.



V. *Le Loup et le Chien.*

Un loup n'avoit que les os et la peau,
Tant les chiens faisoient bonne garde :
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers :
Mais il falloit livrer bataille ;
Et le mâtin étoit de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :

Vos pareils y sont misérables ;
Cancres, heres [1], et pauvres diables
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi! rien d'assuré! point de franche lipée [2]!
Tout à la pointe de l'épée!
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire?
Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portant bâtons, et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire ;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs [3] de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons ;
Sans parler de mainte caresse.
Le loup déja se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé :
Qu'est-ce là? lui dit-il. Rien. Quoi! rien! Peu de chose.
Mais encor? Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez? Pas toujours : mais qu'importe?
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

(1) Malingres, décharnés.
(2) Repas qui ne coûte rien à des impudents qui vont y prendre part sans avoir été invités.
(3) Les restes d'un repas.

VI. *La Génisse, la Chevre et la Brebis, en société avec le Lion.*

La génisse, la chevre, et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chevre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta;
Et dit: Nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça;
Prit pour lui la premiere en qualité de sire [1]:
Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
C'est que je m'appelle lion:

(1) Seigneur ou roi, le lion étant réputé roi des animaux, comme l'aigle celui des oiseaux.

A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor:
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisieme.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrieme,
Je l'étranglerai tout d'abord.

VII. *La Besace.*

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remede à la chose.
Venez, singe, parlez le premier, et pour cause :
Voyez ces animaux ; faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait ? Moi ! dit-il, pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi-bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frere l'ours, on ne l'a qu'ébauché [1] ;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.

(1) Vu son extrême laideur.

Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort,
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'étoit une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine étoit trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron [2] trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya, s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espece excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx [3] envers nos pareils, et taupes [4] envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même maniere,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

(2) Très petit animal, qu'on ne peut voir que par le moyen d'un microscope.

(3) Animal aux yeux très perçants.

(4) On croit communément que les taupes n'ont point d'yeux.

VIII. *L'Hirondelle et les petits Oiseaux.*

Une hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçoit aux matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre [1] se seme,
Elle vit un manant en couvrir maints sillons [2].
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons:
Je vous plains; car, pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?

(1) Chenevis, graine qui produit le chanvre, dont on fait la corde et le fil.

(2) Terre élevée entre deux rayons dans un champ labouré.

Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison:
Gare la cage ou le chaudron!
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain; et croyez-moi.
Les oiseaux se moquerent d'elle:
Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la cheneviere [3] fut verte,
L'hirondelle leur dit: Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain;
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophete de malheur! babillarde! dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre [4] étant tout-à-fait crûe,
L'hirondelle ajouta: Ceci ne va pas bien;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte [5], et qu'à leurs blés

(3) Champ où croît le chanvre.

(4) Selon le bel usage, chanvre est masculin. La Fontaine a mieux aimé le faire féminin, comme il l'est encore dans quelques provinces.

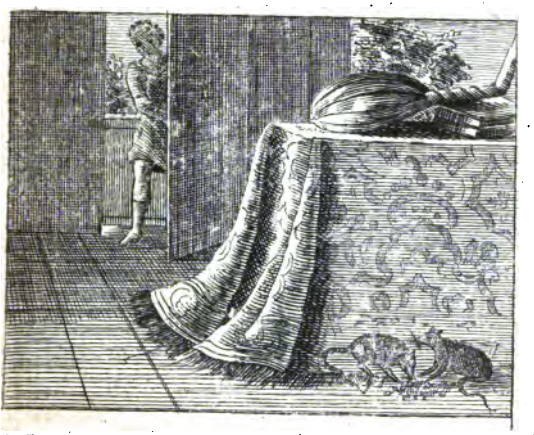
(5) C'est-à-dire ensemencée. Le mot couvert, pris dans ce sens-là, est un terme d'agriculture assez usité à la campagne, mais qui n'est pas fort connu dans les grandes villes.

Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre,
Quand reginglettes [6] et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis; ou changez de climat,
Imitez le canard, la grue et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes:
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr;
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisoient les Troyens quand la pauvre Cassandre [7]
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres:
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

(6) Reginglettes. Sorte de piege pour attraper les oiseaux. Ce mot, usité dans quelques provinces, est inconnu à Paris, où les oiseliers disent trébuchet, collet, etc. au lieu de reginglette.

(7) Fille du roi Priam, dont on méprisoit les prophéties, qui cependant se trouvoient toujours très véritables.



IX. *Le Rat de ville et le Rat des champs.*

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans [1].

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
Rien ne manquoit au festin:
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

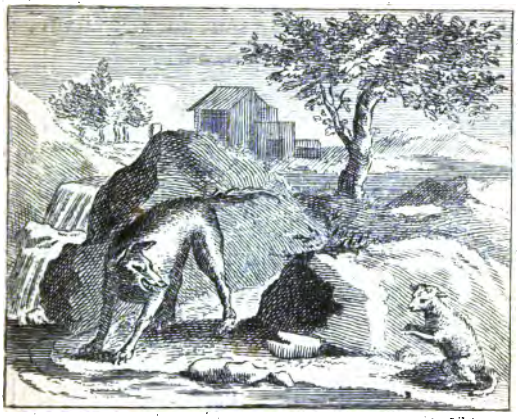
(1) Restes d'oiseaux d'un goût délicat, parmi lesquels l'ortolan passe pour un des plus friands morceaux.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse ; on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre,
Je mange tout-à-loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !



X. *Le Loup et l'Agneau.*

La raison du plus fort est toujours la meilleure.
Nous l'allons montrer tout-à-l'heure.

Un agneau se désaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchoit aventure,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit ce animal plein de rage:
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colere:
Mais plutôt qu'elle considere
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né ?
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mere.
Si ce n'est toi, c'est donc ton frere.
Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guere,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

XI. *L'Homme et son Image.*

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

UN homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde :
Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentoit par-tout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galants,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse [1] ? Il se va confiner

(1) On appelle Narcisse tout homme entêté de sa beauté, réelle ou chimérique ; par allusion à ce que dit la Fable d'un beau jeune homme de ce nom, qui devint si follement amoureux de lui-même qu'il en perdit la vie.

Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche ; et ses yeux irrités
Pensent appercevoir une chimere vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau :
Mais quoi ! le canal est si beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous ; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre ame, c'est cet homme amoureux de lui-même :
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes :
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des Maximes[2].

(2) Celui des Réflexions, Sentences et Maximes morales, composé par le duc de la Rochefoucauld.

XII. *Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues.*

Un envoyé du grand-seigneur
Préféroit, dit l'histoire, un jour chez l'empereur
Les forces de son maître à celles de l'empire.
Un Allemand se mit à dire :
Notre prince a des dépendants
Qui, de leur chef, sont si puissants,
Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.
Le chiaoux, homme de sens,
Lui dit : Je sais par renommée
Ce que chaque électeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.

J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.

Mon sang commence à se glacer:
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal:
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure,
Quand un autre dragon, qui n'avoit qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi:
Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.

Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre.

XIII. *Les Voleurs et l'Ane.*

Pour un âne enlevé deux voleurs se battoient :
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poings trottoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisieme larron,
Qui saisit maître aliboron [1].

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province :
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transilvain, le Turc et le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise :
Un quart voleur survient, qui les accorde net,
En se saisissant du baudet.

(1) Nom burlesque qu'on donne à l'âne.

XIV. *Simonide préservé par les Dieux.*

On ne peut trop louer trois sortes de personnes ;
Les dieux, sa maîtresse, et son roi.
Malherbe [1] le disoit : j'y souscris quant à moi ;
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille et gagne les esprits :
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide [2] avoit entrepris
L'éloge d'un athlete [3] ; et, la chose essayée,

(1) Excellent poëte françois qui a vécu sous Henri IV et Louis XIII.

(2) Ancien poëte grec très célebre, dont il ne nous reste que quelques fragments.

(3) On nommoit athletes ceux qui, dans la Grece, paroissoient en divers lieux et en divers temps devant de nombreuses assemblées de peuple pour y disputer le prix de la course, de la lutte, etc.

Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'athlete étoient gens inconnus;
Son pere, un bon bourgeois; lui, sans autre mérite:
Matiere infertile et petite.
Le poëte d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux[4]; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux lutteurs glorieux;
Éleve leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces freres s'étoient signalés davantage.
Enfin, l'éloge de ces dieux
Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlete avoit promis d'en payer un talent:
Mais quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers; et dit, fort franchement,
Que Castor et Pollux acquittassent le reste:
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant;
Venez souper chez moi: nous ferons bonne vie;
Les conviés sont gens choisis,
Mes parents, mes meilleurs amis.
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vient; l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte

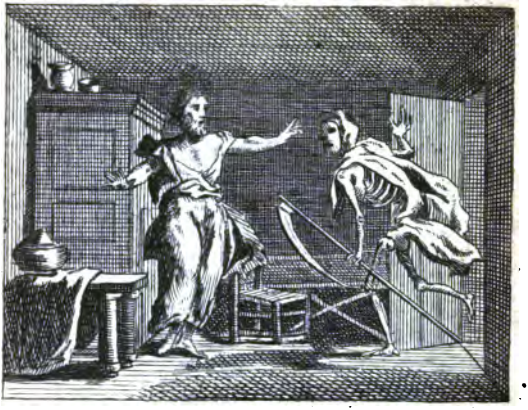
(4) Freres gémeaux, fils de Jupiter et de Léda, qui, s'étant rendus fameux par leur adresse dans les exercices du corps et par leur valeur, furent placés entre les étoiles après leur mort.

Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il sort de table ; et la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grace ; et, pour prix de ses (vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque ; et le plafond,
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complete
La vengeance due au poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'athlete,
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire :
Chacun cria, Miracle ! On doubla le salaire
Que méritoient les vers d'un homme aimé des dieux.
Il n'étoit fils de bonne mere
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte : et dis premièrement
Qu'on ne sauroit manquer de louer largement
Les dieux et leurs pareils ; de plus, que Melpomene
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine ;
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.

(5) Ici Melpomene se prend pour le poëte lui-même, qu'on suppose inspiré par cette muse.

Les grands se font honneur, dès lors qu'ils nous font (grace :
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Étoient freres et bons amis.



XV. *La Mort et le Malheureux.*

Un malheureux appelloit tous les jours
La Mort à son secours.
Ô Mort! lui disoit-il, que tu me sembles belle!
Viens vîte, viens finir ma fortune cruelle!
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je! cria-t-il : ôtez-moi cet objet!
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi!
N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi [1]!

(1) Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connoître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissois passer un des plus beaux traits qui fût dans Ésope; cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne sau-

Mécénas[2] fut un galant homme :
Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent[3],
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort ! on t'en dit tout autant.

rions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos, que je n'ai pas cru le devoir omettre. (*Note de La Fontaine.*)

(2) Favori de l'empereur Auguste, et grand protecteur des gens de lettres.

(3) Debilem facito manu,
Debilem pede, coxâ :
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes.
Vita dum superest, bene est.
Hanc mihi, vel acutâ
Si sedeam cruce, sustine.

Ces vers de Mécénas nous ont été conservés par Sénèque. (Epist. 101.)

XVI. *La Mort et le Bûcheron.*

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée [1],
Sous le faix du fagot aussi-bien que des ans
Gémissant et courbé, marchoit à pas pesants,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos:
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier, et la corvée [2],
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

(1) Paquet de branches avec leurs feuilles.
(2) Travail que les paysans doivent à leur seigneur, comme une redevance.

Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guere.

Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes:
PLUTÔT SOUFFRIR QUE MOURIR,
C'est la devise des hommes.

XVII. *L'Homme entre deux âges, et ses deux Maîtresses.*

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il étoit saison
De songer au mariage.
Il avoit du comptant,
Et partant
De quoi choisir; toutes vouloient lui plaire:
En quoi notre amoureux ne se pressoit pas tant;
Bien adresser n'est pas petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part:
L'une encor verte; et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves en badinant,

En riant, en lui faisant fête,
L'alloient quelquefois testonnant[1],
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La vieille, à tout moment, de sa part emportoit
Un peu du poil noir qui restoit,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageoit les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les Belles,
Qui m'avez si bien tondu:
J'ai plus gagné que perdu;
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne;
Il n'est tête chauve qui tienne:
Je vous suis obligé, Belles, de la leçon.

(1) Comme ce mot n'est plus d'usage aujourd'hui, La Fontaine s'est avisé fort à propos de nous l'expliquer lui-même. Il y a grande apparence qu'il l'avoit pris de Rabelais, qui dit, en parlant du soin que l'on prenoit de l'éducation de Gargantua, que chaque matin «il étoit ha-«billé, peigné, testonné, ac-«coutré et parfumé, durant «lequel temps on lui répétoit «les leçons du jour de de-«vant». (Gargantua, liv. 1, ch. 23.) Rabelais se sert encore ailleurs du mot testonner dans le même sens.

XVIII. *Le Renard et la Cicogne.*

Compere le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commere la cicogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts:
Le galant, pour toute besogne,
Avoit un brouet clair (il vivoit chichement).
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cicogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la cicogne son hôtesse;
Loua très fort sa politesse,

Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit sur-tout ; renards n'en manquent point.
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyoit friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cicogne y pouvoit bien passer ;
Mais le museau du sire étoit d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule auroit pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

XIX. *L'Enfant et le Maître d'école.*

DANS ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école;
L'enfant lui crie : Au secours! je péris!
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave, à contre-temps s'avise
De le tancer. Ah! le petit baboüin!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis prenez de tels frippons le soin!

Que les parents sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille !
Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort !
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

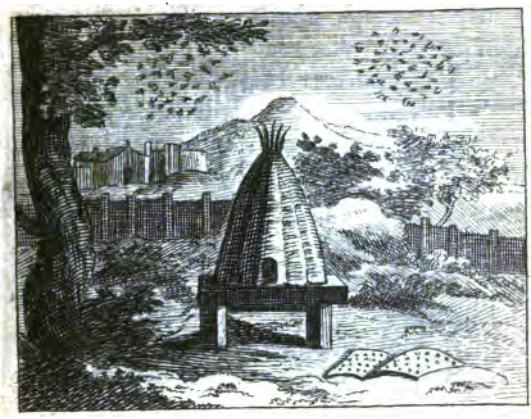
Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant [1],
Se peut connoître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Hé, mon ami ! tire-moi de danger ;
Tu feras après ta harangue.

(1) C'est-à-dire toute personne sujette à étaler avec affectation et mal-à-propos ses lectures, sa science, et même son éloquence. Cette définition une fois admise, bien des hommes et des femmes, qui se croient à couvert du vice de pédanterie, en sont visiblement infectés.

XX. *Le Coq et la Perle.*

Un jour un coq détourna
Une perle, qu'il donna
Au beau premier lapidaire.
Je la crois fine, dit-il ;
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.



XXI. *Les Frélons et les Mouches à Miel.*

A L'ŒUVRE on connoît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouverent;
Des frêlons [1] les réclamerent.
Des abeilles s'opposant,
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il étoit mal-aisé de décider la chose:
Les témoins déposoient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
Avoient long-temps paru. Mais quoi! dans les frêlons
Ces enseignes étoient pareilles.

(1) Espece de mouches qui s'introduisent dans les ruches des abeilles pour en piller le miel, incapables elles-mêmes de composer un suc si délicat.

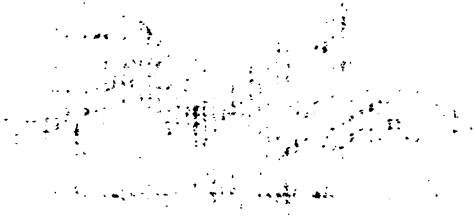
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmilliere.
Le point n'en put être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci?
Dit une abeille fort prudente.
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte:
N'a-t-il point assez léché l'ours[2]?
Sans tant de contredits et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires,
Travaillons, les frêlons et nous:
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.
Le refus des frêlons fit voir
Que cet art passoit leur savoir;
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode!
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de code[3];
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge;

(2) Expression proverbiale, pour dire, sucé, exténué les parties, en prolongeant les procès.

(3) Recueil de loix destinées à l'éclaircissement et à la décision des procès; mais qui, par l'adresse des procureurs et des avocats, servent quelquefois à embrouiller l'esprit des juges, et toujours à prolonger les procès aux dépens des parties intéressées.

On nous mine par des longueurs :
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs.



XXII. *Le Chêne et le Roseau.*

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet [1] pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête :
Cependant que mon front, au Caucase [2] pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon ; tout me semble zéphyr.

(1) Fort petit oiseau. Qui voudra savoir pourquoi cet oiseau a été appellé roitelet, c'est-à-dire petit roi, n'a qu'à consulter Plutarque dans son traité intitulé, Instruction pour ceux qui manient affaires d'état, chap. 7 de la traduction d'Amyot.

(2) Haute montagne en Asie.

Encor, si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrois de l'orage:
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent [3].
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel: mais quittez ce souci;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables:
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos:
Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusques là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine [4],
Et dont les pieds touchoient à l'empire des [5] morts.

(3) Comme les joncs croissent sur les bords des rivieres et des étangs, ils sont sans cesse agités par les vents qui regnent dans ces endroits-là

(4) Imité de Virgile, qui dit en parlant du chêne:

. . . . . Quæ quantùm vertice ad auras
Ætherias, tantùm radice in Tartara tendit.
Georg. l. II, v. 291, 292.

(5) Expression poétique, pour dire, et dont les racines pénétroient fort avant dans la terre.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE DEUXIEME.

FABLE PREMIERE.

Contre ceux qui ont le goût difficile.

Quand j'aurois en naissant reçu de Calliope
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,
Je les consacrerois aux mensonges d'Ésope :
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau :
J'ai passé plus avant ; les arbres et les plantes

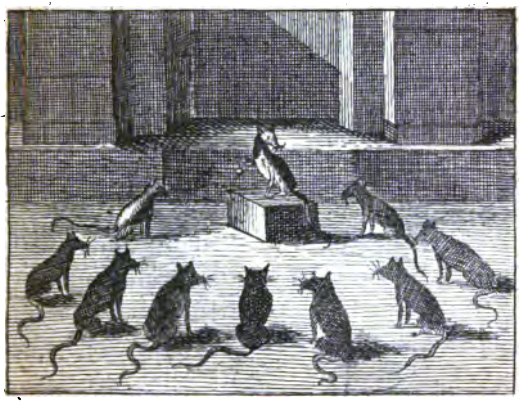
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement?
Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques
Et d'un style plus haut? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avoient pu mettre à bout cette fière cité:
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devoit porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie:
Stratagême inoui, qui des fabricateurs
Paya la constance et la peine....
C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs:
La période est longue, il faut reprendre haleine.
Et puis, votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix.
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Eh bien! baissons d'un ton. La jalouse Amarylle
Songeoit à son Alcippe, et croyoit de ses soins

(1) Princes, héros grecs.

151722B

N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
Tircis, qui l'apperçut, se glisse entre des saules :
Il entend la bergere adressant ces paroles
Au doux zéphyr, et le priant
De les porter à son amant...
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant ;
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu.
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.
Maudit censeur ! te tairas-tu ?
Ne saurois-je achever mon conte ?
C'est un dessein très dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux ;
Rien ne sauroit les satisfaire,



II. *Conseil tenu par les Rats.*

Un chat, nommé Rodilardus,
Faisoit de rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyoit presque plus,
Tant il en avoit mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restoit, n'osant quitter son trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de son sou;
Et Rodilard passoit, chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il falloit, et plutôt que plus tard,

Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi, quand il iroit en guerre,
De sa marche avertis ils s'enfuiroient sous terre ;
Qu'il n'y savoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit, Je n'y vas point, je ne suis pas si sot :
L'autre, Je ne saurois. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus ;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire [1] chapitres de chanoines.

Ne faut-il que délibérer ?
La cour en conseillers foisonne :
Est-il besoin d'exécuter ?
L'on ne rencontre plus personne.

(1) Voire est un vieux mot, mais si bien placé dans cet endroit, que les dames qui lisent cette fable ne s'apperçoivent pas de son ancienneté. D'où je suis tenté de conclure qu'on pourroit employer avec succès bien des mots surannés, qu'on a laissé perdre sans en mettre d'autres à la place, et qui, employés à propos, plairoient comme dans La Fontaine ; ce qu'on ne peut pas dire de cette foule de mots nouveaux qu'on substitue tous les jours à d'autres très usités, qui par là sont en danger de se perdre.

III. *Le Loup plaidant contre le Renard, pardevant le Singe.*

Un loup disoit que l'on l'avoit volé :
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appellé.
Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie.
Thémis n'avoit point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
Le magistrat suoit en son lit de justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit : Je vous connois de long-temps, mes amis ;
Et tous deux vous paîrez l'amende :
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris ;

Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande [1].

Le juge prétendoit qu'à tort et à travers,
On ne sauroit manquer, condamnant un pervers.

(1) Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe étoit une chose à censurer; mais je ne m'en suis servi qu'après Phedre. C'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis. *(Note de La Fontaine.)*

IV. *Les deux Taureaux et la Grenouille.*

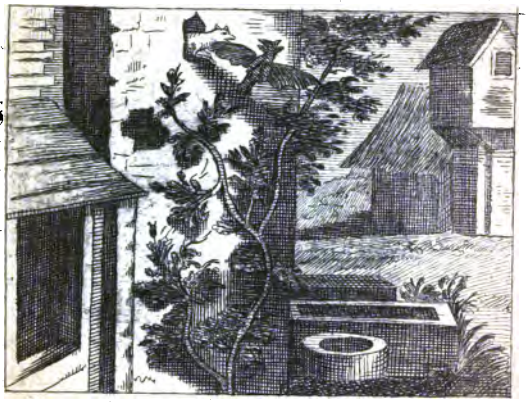
Deux taureaux combattoient à qui posséderoit
Une génisse avec l'empire.
Une grenouille en soupiroit.
Qu'avez-vous? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant.
Eh! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre le chassant
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux;
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la génisse.
Cette crainte étoit de bon sens.

L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher, à leurs dépens:
Il en écrasoit vingt par heure.

Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands [1].

(1) Ce qui revient à ce que dit Horace à l'occasion de la guerre de Troie:

Quidquid delirat reges, plectuntur Achivi.



V. *La Chauve-souris et les deux Belettes.*

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette : et, sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de long-temps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire !
N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes ; ou bien je ne suis pas belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grace à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau : voyez mes ailes :
Vive la gent qui fend les airs !
Sa raison plut et sembla bonne.

Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette, aux oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis avec son long museau
S'en alloit la croquer en qualité d'oiseau;
Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage.
Moi, pour telle passer! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau? c'est le plumage.
Je suis souris: vivent les rats!
Jupiter confonde les chats!
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui d'écharpe changeants (1)
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.
Le sage dit, selon les gens,
Vive le roi! vive la ligue!

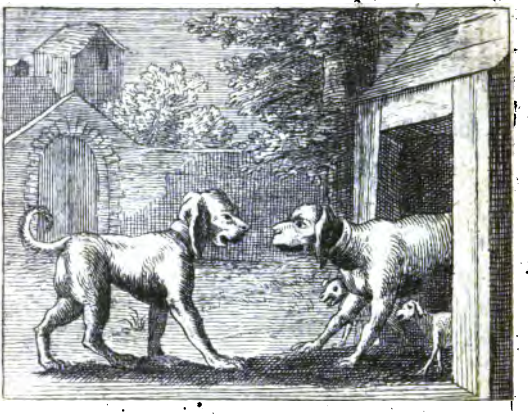
(1) Paroissant tantôt d'un parti et tantôt d'un autre. C'est une chose ordinaire que les partis se distinguent les uns des autres par des écharpes de différentes couleurs.

VI. *L'Oiseau blessé d'une fleche.*

MORTELLEMENT atteint d'une fleche empennée[1],
Un oiseau déploroit sa triste destinée;
Et disoit, en souffrant un surcroît de douleur:
Faut-il contribuer à son propre malheur!
Cruels humains! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles!
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié:
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfants de Japet[2] toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

(1) Munie de plumes, qui contribuent à la direction et à la rapidité de son vol.

(2) Si, selon la fable, les hommes sont enfants de Japet, on ne voit pas trop bien comment elle a pu attribuer la formation de l'homme à Prométhée, fils de Japet. Mais il seroit ridicule de s'arrêter ici à démêler cette fusée.



VII. *La Lice et sa compagne.*

Une lice [1], étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine :
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents et dit :
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étoient déja forts.

(1) Une grosse chienne.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette:
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider; il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

VIII. *L'Aigle et l'Escarbot.*

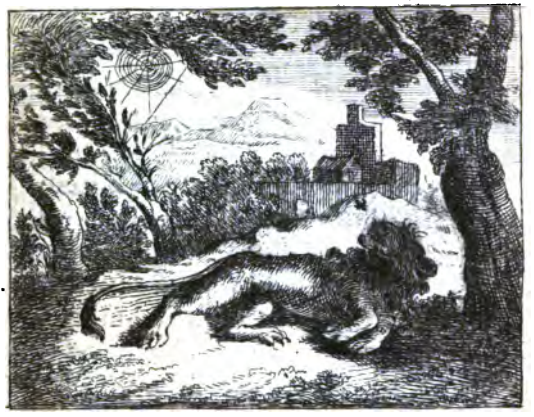
L'AIGLE donnoit la chasse à maître Jean lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vîte.
Le trou de l'escarbot [1] se rencontre en chemin :
Je laisse à penser si ce gîte
Étoit sûr : mais où mieux? Jean lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asyle,
L'escarbot intercede, et dit :
Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;
Et puisque Jean lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grace, ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compere.
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,

(1) Espece d'insecte.

Choque de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enleve Jean lapin. L'escarbot indigné
Vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance:
Pas un seul ne fut épargné.
L'aigle étant de retour, et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris; et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain; sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mere affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut;
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut:
La mort de Jean lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganymede (2)
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs; et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu; que pour ses intérêts
Jupiter se verra contraint de les défendre:
Hardi qui les iroit là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte:
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
Quand l'aigle sut l'inadvertence,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,

(2) Bel enfant, aimé de Jupiter qui l'enleva sur son aigle.

De quitter toute dépendance :
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut.
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour,
En une autre saison, quand la race escarbote
Est en quartier d'hiver, et, comme la marmotte,
Se cache et ne voit point le jour.



IX. *Le Lion et le Moucheron.*

Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre!
C'est en ces mots que le lion
Parloit un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre:
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie?
Un bœuf est plus puissant que toi;
Je le mene à ma fantaisie.
A peine il achevoit ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion qu'il rend presque fou.
Le quadrupede écume, et son œil étincelle;

Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ :
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais ; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va par-tout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée :
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée?
J'en vois deux : dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

X. *L'Ane chargé d'éponges, et l'Ane chargé de sel.*

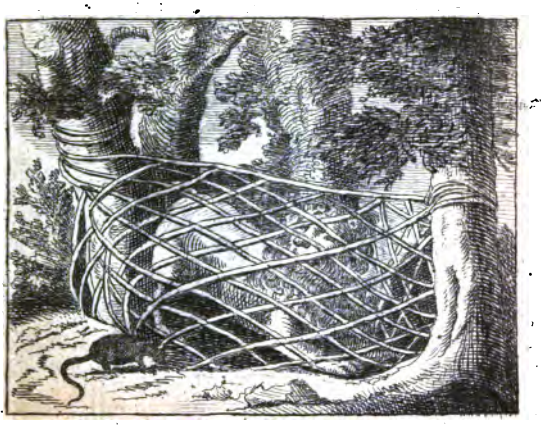
Un ânier, son sceptre à la main,
Menoit, en empereur romain,
Deux coursiers [1] à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchoit comme un courier;
Et l'autre, se faisant prier,
Portoit, comme on dit, les bouteilles [2]:
Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pélerins,
Par monts, par vaux, et par chemins,
Au gué d'une riviere à la fin arriverent,
Et fort empêchés se trouverent.

(1) On donne le nom de coursier à de beaux et bons chevaux; ici ce sont deux ânes, dont les oreilles sont, à proportion, beaucoup plus longues que celles des chevaux.

(2) Marchoit lentement, comme s'il eût porté des bouteilles.

L'ânier, qui tous les jours traversoit ce gué-là,
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa:
Car au bout de quelques nagées
Tout son sel se fondit si bien,
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur, et l'éponge.
Tous trois burent d'autant: l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison[3].
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassoit, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours: qui ce fut, il n'importe.
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulois venir à ce point.

(3) Se remplirent d'eau comme l'éponge.



XI. *Le Lion et le Rat.*

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi ;
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion,
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il étoit, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.

Sire rat accourut, et fit tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

XII. *La Colombe et la Fourmi.*

L'AUTRE exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvoit une colombe :
Quand sur l'eau se penchant une fourmis tombe ;
Et dans cet océan [1] l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité.
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire [2] où la fourmis arrive.
Elle se sauve. Et là-dessus (nus :
Passe un certain croquant [3] qui marchoit les pieds

(1) La grande mer, par rapport à la fourmi.

(2) Pointe de terre ou de roche qui avance dans la mer.

(3) Un paysan. En 1637, sous Louis XIII, il se fit un soulevement de quelques communes dans le Périgord et la Saintonge, qui, sous prétexte de liberté, ne vouloient

Ce croquant, par hasard, avoit une arbalête.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmis le pique au talon.
Le vilain [4] retourne la tête:
La colombe l'entend, part, et tire de long.
Le soupé du croquant avec elle s'envole:
Point de pigeon pour une obole.

plus payer de subsides, et se nommoient croquants. De là ce nom a été employé pour désigner en général un pauvre paysan, un villageois.

(4) Mot ancien, qui signifie un paysan. De VILLA, maison de campagne, a été formé VILLANUS, qui n'est que de la basse latinité.

XIII. *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.*

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au livre du destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homere et les siens ont chanté,
Qu'est-ce, que le hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous la providence ?

Or du hasard il n'est point de science :
S'il en étoit, on auroit tort
De l'appeller hasard, ni fortune, ni sort ;
Toutes choses très incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait, que lui seul? Comment lire en son sein?
Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?
A quelle utilité? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphere et du globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables?
Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables?
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus [1],
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus?
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut, les astres font leur cours,
Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succede à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'univers?
Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des princes de l'Europe :
Emmenez avec vous les souffleurs [2] tout d'un temps,

(1) Anticipés par notre imagination.

(2) Les chymistes qui s'amusent à chercher la pierre philosophale, c'est-à-dire le moyen de convertir les métaux communs en or.

Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
De ce spéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimeres
Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

XIV. *Le Lievre et les Grenouilles.*

Un lievre en son gîte songeoit,
(Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe?)
Dans un profond ennui ce lievre se plongeoit:
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disoit-il, bien malheureux!
Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite:
Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis: cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh! la peur se corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnoit notre lievre,

Et cependant faisoit le guet.
Il étoit douteux, inquiet:
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fievre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matiere,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa taniere.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma présence
Effraie aussi les gens! Je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment! des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre!
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

XV. *Le Coq et le Renard.*

Sur la branche d'un arbre étoit en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.
Frere, dit un renard adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse.
Ne me retarde point, de grace;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer :
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous vous y servirons en freres.
Faites-en les feux dès ce soir;
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le coq, je ne pouvois jamais

Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle,
Que celle
De cette paix :
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure, sont couriers
Que pour ce sujet on envoie :
Ils vont vîte, et seront dans un moment à nous.
Je descends : nous pourrons nous entrebaiser tous.
Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire.
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussitôt
Tire ses gregues [1], gagne au haut,
Mal content de son stratagême.
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur :
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

(1) Vieux mot, pour dire tirer ses chausses, s'enfuir. Ménage soupçonne que grègue vient de GRAECA, comme qui diroit culotte à la grecque.

XVI. *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.*

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice:
On l'avoit réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard corbeau disoit, en le couvant des yeux,
Je ne sais qui fut ta nourrice,
Mais ton corps me paroît en merveilleux état:
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant, à ces mots, il s'abat.
La moutonniere créature
Pesoit plus qu'un fromage; outre que sa toison

Étoit d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à-peu-près de la même façon
Que la barbe de Polyphême [1].
Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite :
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.

Il faut se mesurer ; la conséquence est nette :
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre ;
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

(1) Un cyclope.

XVII. *Le Paon se plaignant à Junon.*

Le paon se plaignoit à Junon :
Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure ;
Le chant [1] dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature :
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants ;
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit, en colere :
Oiseau jaloux, et qui devrois te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies ;

(1) Le chant du paon n'a rien d'agréable. C'est plutôt un miaulement qu'un chant.

Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire!
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités:
Les uns ont la grandeur et la force en partage;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,
Le corbeau sert pour le présage,
La corneille avertit des malheurs à venir.
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

XVIII. *La Chatte métamorphosée en femme.*

Un homme chérissoit éperdument sa chatte;
Il la trouvoit mignonne, et belle, et délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux:
Il étoit plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prieres, par larmes,
Par sortileges et par charmes,
Fait tant qu'il obtient du destin
Que sa chatte, en un beau matin,
Devient femme. Et, le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori,
Que fait cette épouse nouvelle

Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue ; elle le flatte :
Il n'y trouve plus rien de chatte ;
Et, poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit femme en tout et par-tout :
Lorsque quelques souris qui rongeoient de la natte
Troublerent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds.
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture.
Pour cette fois, elle accourut à point :
Car ayant changé de figure,
Les souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toujours une amorce :
Tant le naturel a de force.
Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli [1].
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer :
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne sauroit le réformer.
Coups de fourches ni d'étrivieres
Ne lui font changer de manieres ;

(1) Tout ce que nous dit ici La Fontaine, Horace l'a renfermé plus heureusement, à mon avis, dans ce vers :

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.
Epist. X, lib. 1.

Je ne saurois m'empêcher d'ajouter, sans décider pourtant, que La Fontaine auroit beaucoup mieux fait de terminer sa fable par ces deux vers :

Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

car le reste n'est qu'une foible répétition de la même pensée, où je crois que La Fontaine s'est engagé par l'envie d'imiter Horace.

Et, fussiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

XIX. *Le Lion et l'Ane chassant.*

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer. Il célébroit sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont point moineaux,
Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et (beaux,
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministere
De l'âne, à la voix de Stentor [1].
L'âne à messer lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiroient de leur maison.
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix;

(1) Un Grec qui, selon Homere, avoit la voix fort supérieure à celle des autres hommes.

L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable :
La frayeur saisissoit les hôtes de ces bois ;
Tous fuyoient, tous tomboient au piege inévitable
Où les attendoit le lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le lion, c'est bravement crié :
Si je ne connoissois ta personne et ta race,
J'en serois moi-même effrayé.

L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colere,
Encor qu'on le raillât avec juste raison.
Car qui pourroit souffrir un âne fanfaron ?
Ce n'est pas là leur caractere.

XX. *Testament expliqué par Esope.*

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
C'étoit l'oracle de la Grece:
Lui seul avoit plus de sagesse
Que tout l'aréopage. En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur:
Une buveuse; une coquette;
La troisieme, avare parfaite.
Cet homme par son testament,
Selon les loix municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mere tant,

Payable quand chacune d'elles
Ne posséderoit plus sa contingente part.
Le pere mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit, on tâche d'entendre
La volonté du testateur;
Mais en vain: car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune sœur
Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mere?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que vouloit donc dire le pere?
L'affaire est consultée; et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manieres,
Y jettent leur bonnet [1], se confessent vaincus,
Et conseillent aux héritieres
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve:
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté;
Si mieux n'aime la mere en créer une rente,
Dès le décès du mort courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots:
En l'un, les maisons de bouteille,
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,

(1) Expression figurée, pour dire qu'ils se déclarent incapables d'expliquer le testament.

Les magasins de malvoisie[2],
Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie :
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville, et les meubles exquis,
Les eunuques et les coeffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix :
Dans le troisieme lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire
Que peut-être pas une sœur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainsi chacune prit son inclination;
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athenes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix. Ésope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avoient pris justement
Le contre-pied du testament.
Si le défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique[3]
Auroit de reproches de lui!
Comment! ce peuple, qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême

(2) Vin grec, fort doux. Ici malvoisie se prend pour toute sorte de bon vin.

(3) Cette partie de la Grece dont Athenes étoit la capitale.

D'un testateur ! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré ;
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable :
A la coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses :
La biberonne eut le bétail :
La ménagere eut les coeffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien [4] ;
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien ;
Qu'elles se marîroient dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l'argent ;
Paîroient leur mere tout comptant ;
Ne posséderoient plus les effets de leur pere :
Ce que disoit le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

(4) Ésope, né en Phrygie.

FIN DU DEUXIEME LIVRE.

LIVRE TROISIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Meûnier, son Fils, et l'Ane.

A M. D. M.

L'INVENTION des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue [1] à l'ancienne Grece:
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes:
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé:
Autrefois à Racan [2] Malherbe l'a conté.

(1) Fable instructive.
(2) Excellent poëte françois, mort en 1670.

Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins,
(Comme ils se confioient leurs pensers et leurs soins)
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déja passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé ;
A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance :
Dois-je dans la province établir mon séjour ?
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivois mon goût, je saurois où buter ;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple, à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !
Écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meûnier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit :
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata :
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le meûnier, à ces mots, connoît son ignorance :

Il met sur pieds sa bête, et la fait détaler.
L'âne, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meûnier n'en a cure[3];
Il fait monter son fils, il suit: et, d'aventure,
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put:
Oh là! oh! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme qui menez laquais à barbe grise!
C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le meûnier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte.
Quand trois filles passant, l'une dit: C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meûnier, plus de veaux à mon âge:
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisieme troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit: Ces gens sont fous!
Le baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.
Hé quoi! charger ainsi cette pauvre bourrique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu! dit le meûnier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son pere.
Essayons toutefois si par quelque maniere
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux:

(3) Ne s'en met point en peine.

L'âne se prélassant [4] marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit: Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meûnier s'incommode?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne!
Nicolas, au rebours: car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête; et la chanson le dit.
Beau trio de baudets! Le meûnier repartit:
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince;
Allez, venez, courez; demeurez en province;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement:
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

(4) Prenant l'air grave et majestueux d'un prélat. On trouve se prélasser dans Rabelais; et c'est apparemment de là que La Fontaine l'a tiré. «Je vis Diogene», dit Epistemon revenu des enfers, «qui se prélassoit en magnificence avec une grande robe de pourpre et un sceptre en sa dextre, et faisoit enragor Alexandre le Grand «quand il n'avoit bien rapetassé ses chausses». (Pantagruel, l. II, ch. 30.) Et ailleurs, parlant du bûcheron à qui Mercure avoit présenté trois cognées, l'une d'or, l'autre d'argent, et une troisieme de bois, et qui, s'étant contenté de celle de bois qu'il avoit perdue, reçut les deux autres en récompense de sa bonne foi; il ajoute: «Ainsi «le bûcheron s'en va prélassant par le pays, faisant «bonne trogne parmi ses parochiens et voisins.»

II. *Les Membres et l'Estomac.*

Je devois par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage ;
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster [1] en est l'image :
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.

De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme ;
Et pour qui? pour lui seul : nous n'en profitons pas ;

(1) L'estomac. C'est dans ce sens-là que Rabelais s'est avisé d'employer le mot de GASTER, qui est originairement grec.

Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chommons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher:
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent:
Bientôt les pauvres gens tomberent en langueur;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur;
Chaque membre en souffrit; les forces se perdirent.
Par ce moyen les mutins virent
Que celui qu'ils croyoient oisif et paresseux
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne; et la chose est égale.
Tout travaille pour elle; et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paie au soldat,
Distribue en cent lieux ses graces souveraines,
Entretient seule tout l'état.

Ménénius [a] le sut bien dire.
La commune s'alloit séparer du sénat.
Les mécontents disoient qu'il avoit tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité:
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté,

(a) Sénateur romain, du temps des consuls.

Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déja posté :
La plupart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Ménénius leur fit voir
Qu'ils étoient aux membres semblables ;
Et par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

III. *Le Loup devenu berger.*

Un loup qui commençoit d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du renard,
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il auroit volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante [1] approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,

(1) Trompeur.

Dormoit alors profondément;
Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette;
La plupart des brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire;
Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyoit nécessaire.
Mais cela gâta son affaire: —
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystere.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent pren-
Quiconque est loup, agisse en loup; (dre.
C'est le plus certain de beaucoup.

IV. *Les Grenouilles qui demandent un Roi.*

Les grenouilles, se lassant
De l'état démocratique [1],
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique [2].
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique:
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de long-temps regarder au visage

(1) Où le peuple gouverne.
(2) Au gouvernement souverain d'un seul, qu'on nomme monarque, roi, prince, etc.

Celui qu'elle croyoit être un géant nouveau.
Or c'étoit un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la premiere
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa taniere.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant;
Il en vint une fourmilliere:
Et leur troupe à la fin se rendit familiere
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue.
Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue.
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir:
Et grenouilles de se plaindre;
Et Jupin de leur dire: Eh quoi! votre desir
A ses loix croit-il nous astreindre?
Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement;
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux:
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

V. *Le Renard et le Bouc.*

Capitaine renard alloit de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés.
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez :
L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits.
Là, chacun d'eux se désaltere.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compere?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Leve tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine,
Je grimperai premièrement ;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,

Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe! dit l'autre, il est bon; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurois jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience:
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la légere,
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors:
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.

VI. *L'Aigle, la Laie, et la Chatte.*

L'AIGLE avoit ses petits au haut d'un arbre creux;
La laie [1] au pied, la chatte entre les deux;
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Meres et nourrissons faisoient leur tripotage.
La chatte détruisit par sa fourbe l'accord.
Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : Notre mort
(Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux meres)
Ne tardera possible gueres.
Voyez-vous à nos pieds fouïr incessamment
Cette maudite laie, et creuser une mine?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine :
L'arbre tombant, ils seront dévorés;
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte.

(1) La femelle du sanglier.

Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laie étoit en gésine.
Ma bonne amie et ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis:
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
Obligez-moi de n'en rien dire:
Son courroux tomberoit sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La chatte en son trou se retire.
L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits; la laie encore moins:
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion:
L'oiseau royal, en cas de mine;
La laie, en cas d'irruption.
La faim détruisit tout, il ne resta personne
De la gent marcassine et de la gent aiglonne
Qui n'allât de vie à trépas:
Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse!
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore [2],
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis,

(2) Très belle fille forgée par Vulcain, à laquelle Jupiter donna une boîte remplie de toute sorte de maux.

VII. *L'Ivrogne et sa Femme.*

Chacun a son défaut, où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
Altéroit sa santé, son esprit et sa bourse :
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.

Oh! dit-il, qu'est-ce ci? Ma femme est-elle veuve?
Là-dessus son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa biere,
Lui présente un chaudeau [1] propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune maniere
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
Quelle personne es-tu? dit-il à ce fantôme.
La cellériere [2] du royaume
De Satan, reprit-elle; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, sans songer:
Tu ne leur portes point à boire?

(1) Bouillon ou potage. Chaudeau, JUSCULUM. Nicot. De CALDELLUM, parcequ'on le prend chaud, dit Ménage dans son Dictionnaire étymologique.

(2) C'est le nom qu'on donne chez les religieuses à celle qui a soin de recevoir et d'employer le revenu de la maison.

VIII. *La Goutte et l'Araignée.*

Quand l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Également à redouter.
Or avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étroites,
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux bûchettes:
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'est rien, dit l'aragne, aux cases qui me plaise.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,

S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chomme,
Ni que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate me somme.
L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la goutte. Elle étoit en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houër : goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée.
Oh ! je ne saurois plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'aragne. Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane,
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes. Dieu sait ! Les gens n'ont point de cesse
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son compte,
Et fit très-sagement de changer de logis.

(1) Travailler avec la houe, outil dont se servent les vignerons pour remuer et labourer la terre.

IX. *Le Loup et la Cigogne.*

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvoit crier,
Près de là passe une cicogne.
Il lui fait signe ; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os : puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire ! dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère !
Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?

Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte.

X. *Le Lion abattu par l'Homme.*

On exposoit une peinture
Où l'artisan avoit tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.
Les regardants en tiroient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire:
Mais l'ouvrier vous a déçus;
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confreres savoient peindre.

XI. *Le Renard et les Raisins.*

Certain renard gascon[1], d'autres disent normand[2],
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre :
Ils sont trop verds, dit-il, et bons pour des goujats[3].
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

(1) Fanfaron, effronté, toujours prêt à justifier ses fautes par quelque trait de plaisanterie, bonne ou mauvaise.

(2) Plein de dissimulation; porté, comme par instinct, à répondre indirectement et obscurément à ceux qui le pressent, et, lorsqu'il y trouve son compte, à leur dire nettement tout le contraire de ce qu'il pense.

(3) Valets de soldats.

XII. *Le Cygne et le Cuisinier.*

Dans une ménagerie
De volatilles remplie
Vivoient le cygne et l'oison :
Celui-là destiné pour les regards du maître ;
Celui-ci pour son goût : l'un qui se piquoit d'être
Commensal du jardin [1] ; l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries [2],
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne ; et, le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.

(1) *Fréquentant le plus ordinairement le jardin, comme l'autre la maison.*

(2) *Leur lieu de plaisance.*

L'oiseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi! je mettrois, dit-il, un tel chanteur [3] en soupe!
Non, non; ne plaise aux dieux que jamais ma main
La gorge à qui s'en sert si bien! (coupe

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe
Le doux parler ne nuit de rien.

(3) Le chant mélodieux des cygnes n'est fondé que sur une tradition poétique, dont la vérité n'a jamais été bien confirmée par l'événement. Je n'ai jamais entendu chanter le cygne, ni personne peut-être, non plus que moi, dit Élien dans ses Collections historiques, liv. I, ch. 14.

XIII. *Les Loups et les Brebis.*

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque les brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis :
Car si les loups mangeoient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages : (biens.
Ils ne pouvoient jouir, qu'en tremblant, de leurs
La paix se conclut donc : on donne des ôtages ;
Les loups, leurs louveteaux ; et les brebis, leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats
Se virent loups parfaits, et friands de tuerie,

Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étoient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secrètement :
Les chiens, qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cèla fut sitôt fait, qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi;
J'en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

XIV. *Le Lion devenu vieux.*

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa foiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied,
Le loup un coup de dent, le bœuf un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir:
Ah! c'est trop, lui dit-il; je voulois bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

XV. *Philomele et Progné.*

AUTREFOIS Progné [1] l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomele [2].
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue:
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace, habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
Ah! reprit Philomele, en est-il de plus doux?
Progné lui repartit: Eh quoi! cette musique,

(1) Fille de Pandion, femme de Térée, changée en hirondelle.

(2) Sœur de Progné, qui, ayant été violée par Térée, roi de Thrace, fut changée en rossignol.

Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique!
Le désert est-il fait pour des talents si beaux?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles:
Aussi-bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois
Parmi des demeures pareilles
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas:
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage.

XVI. *La Femme noyée.*

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.
Je dis que c'est beaucoup : et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.

Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit, en cette fable,
D'une femme qui dans les flots
Avoit fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchoit le corps
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrace
Des gens se promenoient ignorant l'accident.

Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de sa femme apperçu nulle trace:
Nulle, reprit l'un d'eux; mais cherchez-la plus bas,
Suivez le fil de la riviere.
Un autre repartit: Non, ne le suivez pas,
Rebroussez plutôt en arriere:
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avoit raison:
Mais que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà.

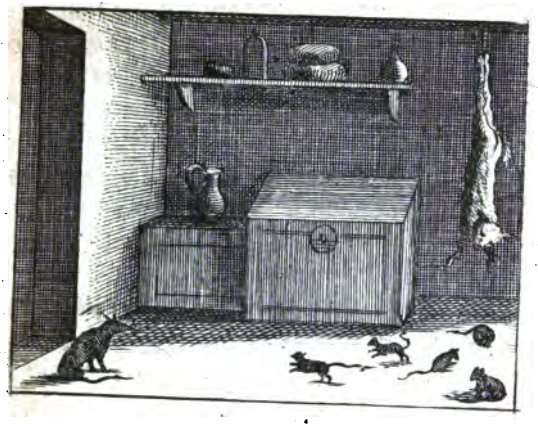
XVII. *La Belette entrée dans un grenier.*

DAMOISELLE belette, au corps long et fluet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit;
Elle sortoit de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La galande fit chere lie [1],
Mangea, rongea: Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion.
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue et rebondie.

(1) Grand'chere. Chere lie, qu'on trouve souvent dans Rabelais, signifie proprement chere joyeuse. Le mot lie, qui vient de LÆTUS, n'est plus guere entendu dans ce sens-là, quoique liesse, qui en a été formé, ne soit encore ni barbare ni tout-à-fait hors d'usage; témoins Notre-Dame de Liesse, et ce vers de La Fontaine qui est entendu de tout le monde,

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse....
Liv. VI, fab. 12.

Au bout de la semaine, ayant dîné son sou,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit; me voilà bien surprise:
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un rat, qui la voyoit en peine, (pleine.
Lui dit: Vous aviez lors la panse un peu moins
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres:
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.



XVIII. *Le Chat et le vieux Rat.*

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila[1], le fléau des rats,
Rendoit ces derniers misérables :
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbere, étoit craint une lieue à la ronde :
Il vouloit de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricieres,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanieres
Les souris étoient prisonnieres,
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher,

(1) Attila, roi des Goths, qu'on nomma le fléau de Dieu.

Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenoit par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tout de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisoit vrai : notre maître Mitis,
Pour la seconde fois, les trompe et les affine,
Blanchit sa robe et s'enfarine ;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
C'étoit un vieux routier, il savoit plus d'un tour ;
Même il avoit perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,

S'écria-t-il de loin au général des chats:
Je soupçonne dessous encor quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine;
Car, quand tu serois sac, je n'approcherois pas.

C'étoit bien dit à lui; j'approuve sa prudence:
Il étoit expérimenté,
Et savoit que la méfiance
Est mere de la sûreté.

FIN DU TROISIEME LIVRE.

LIVRE QUATRIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Lion amoureux.

À MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ.

Sévigné [1], de qui les attraits
Servent aux Graces de modele,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près,
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter,

(1) Fille d'esprit, qui fut mariée au comte de Grignan, et dont la mere est immortalisée par le génie, la vivacité, la politesse et le bon sens qui regnent dans ses lettres, imprimées après sa mort.

Un lion qu'Amour sut dompter?
Amour est un étrange maître!
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui ni ses coups!
Quand on en parle devant vous
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir:
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zele et par reconnoissance.

Du temps que les bêtes parloient,
Les lions entre autres vouloient
Être admis dans notre alliance.
Pourquoi non? puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla.

Un lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergere à son gré:
Il la demande en mariage.
Le pere auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui sembloit bien dur;
La refuser n'étoit pas sûr:
Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin;

Car, outre qu'en toute maniere
La belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coeffe volontiers
D'amoureux à longue criniere.
Le pere donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux,
Car ma fille y répondra mieux
Etant sans ces inquiétudes.
Le lion consent à cela :
Tant son ame étoit aveuglée !
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.

Amour ! Amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire ; Adieu prudence.

II. *Le Berger et la Mer.*

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,
Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite [1].
Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tenterent si bien, qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il étoit jadis
Quand ses propres moutons paissoient sur le rivage:
Celui qui s'étoit vu Coridon ou Tircis [2]
Fut Pierrot [3] et rien davantage.

(1) La mer, ainsi appellée du nom de la femme de Neptune.

(2) Maître de ses troupeaux.

(3) Berger à gages sous un maître.

Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine[4],
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux:
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux,
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre:
Ma foi! vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il se faut contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles:
Fiez-vous-y; les vents et les voleurs viendront.

(4) Lucrece, parlant des premiers habitants de la terre, dit que, contents de se nourrir des fruits de la terre, ils ne songeoient point à s'enrichir par des voyages sur la mer, qu'ils voyoient tantôt agitée par de violentes tempêtes, et tantôt dans une tranquillité charmante. Ce calme, si sujet à changer, ne les tenta jamais de se fier à de si belles apparences.

Nec potenat quemquam placidi pellacia ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus aquis.

Lucret. lib. 5.

Ces images si gracieuses et si vives n'auroient pas convenu au ton que La Fontaine est obligé de prendre dans cette fable; et je n'oserois dire qu'il les ait eues dans l'esprit en la composant.

III. *La Mouche et la Fourmi.*

La mouche et la fourmi contestoient de leur prix.
Ô Jupiter! dit la premiere,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible maniere,
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air ose se dire égal!
Je hante les palais, je m'assieds à ta table;
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi:
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur, ou d'une belle?

(1) Madame Dacier étoit charmée de ce trait poétique comme je le lui ai ouï dire à elle-même.

Je le fais ; et je baise un beau sein quand je veux ;
Je me joue entre des cheveux ;
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;
Et la derniere main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté.
Puis allez-moi rompre la tête
De vos greniers ! Avez-vous dit ?
Lui répliqua la ménagere.
Vous hantez les palais : mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la premiere
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?
Si vous entrez par-tout, aussi font les profanes.
Sur la tête des rois, et sur celle des ânes,
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas ;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie :
J'en conviens ; il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche ; est-ce un sujet pour-
Vous fassiez sonner vos mérites ? (quoi
Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites ?
Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les mouches de cour [2] sont chassées,
Les mouchards [3] sont pendus : et vous mourrez de
De froid, de langueur, de misere, (faim,
Quand Phébus [4] régnera sur un autre hémisphere.

(2) Les importuns.
(3) Les espions.
(4) Quand l'hiver sera venu.

Alors je jouirai du fruit de mes travaux :
Je n'irai par monts ni par vaux[5],
M'exposer au vent, à la pluie ;
Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.
Je vous enseignerai par là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu ; je perds le temps : laissez-moi travailler ;
Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne se remplit à babiller.

(5) Au lieu de vaux, vieux mot, on dit aujourd'hui vallées. Par monts et par vaux est pourtant une expression qui peut encore être admise avec grace dans un style simple et familier comme celui dont La Fontaine a trouvé bon de se servir dans la plupart de ses fables.

IV. *Le Jardinier et son Seigneur.*

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédoit en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant [1].
Il avoit de plant vif fermé cette étendue:
Là croissoit à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un lievre troublée
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir et matin, dit-il, et des pieges se rit:
Les pierres, les bâtons, y perdent leur crédit:
Il est sorcier, je crois. Sorcier! je l'en défie,

(1) Tout proche.

Repartit le seigneur : fût-il diable, Mirant[2],
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie;
Et quand? et dès demain, sans tarder plus long-temps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Çà, déjeûnons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez :
Quand la marierons-nous? quand aurons-nous des gendres?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle[3].
Disant ces mots, il fait connoissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, leve un coin du mouchoir;
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect :
Tant qu'au pere à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine.
Monsieur, ils sont à vous. Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur.
Il déjeûne très bien, aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés :
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.

(2) Nom d'un chien de chasse.

(3) Vieux mot, pour dire une grande bourse. « Adonc « Maître Jean descend en terre, « dit Rabelais, mit la main à « son escarcelle, en tira vingt « escus au soleil. » (Pantagruel, liv. IV, ch. 16.)

L'embarras des chasseurs succède au déjeûné.
Chacun s'anime et se prépare :
Les trompes et les cors font un tel tintamarre,
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager : adieu planches, carreaux,
Adieu chicorée et poireaux,
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lievre étoit gîté dessous un maître chou.
On le quête, on le lance : il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur ; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disoit : Ce sont là jeux de prince.
Mais on le laissoit dire ; et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps,
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les lievres de la province.

Petits princes, vuidez vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

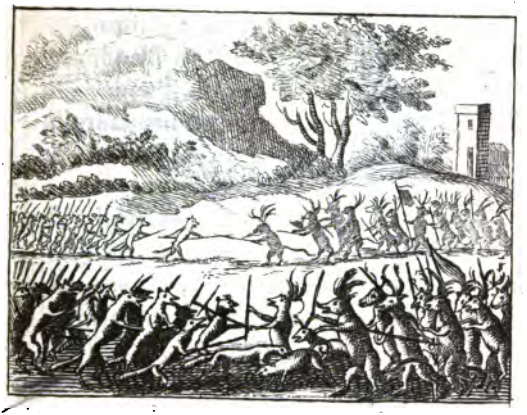
(4) Qui ne plaisent, dit le proverbe, qu'à ceux qui les font.

V. *L'Ane et le petit Chien.*

Ne forçons point notre talent :
Nous ne ferions rien avec grace.
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne sauroit passer pour galant.
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
Comment ! disoit-il en son ame,
Ce chien, parcequ'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame :
Et j'aurai des coups de bâton !

Que fait-il? il donne la patte,
Puis aussitôt il est baisé:
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien mal-aisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Leve une corne tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh! oh! quelle caresse, et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt. Hola, Martin-bâton[1]!
Martin-bâton accourt; l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

(1) Un valet armé d'un gros bâton. Ici Martin-bâton ne peut guere signifier autre chose: mais, si je ne me trompe, il doit se prendre pour le bâton même dans cet endroit de Rabelais où il fait dire à Panurge: «Je battrai ma femme «en tigre si elle me fâche. «Martin-bâton, ajoute-t-il, «en fera l'office. En faute de «bâton, le diable me mange «si je ne la mangeois toute «vive, etc.» (Pantagruel, l. 3, ch. 12.)



VI. *Le combat des Rats et des Belettes.*

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats :
Et sans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année
Qu'il en étoit à foison,
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployerent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,

La victoire balança :
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois.
Sa déroute fut entiere,
Quoi que pût faire Artarpax,
Psicarpax, Meridarpax [1],
Qui, tout couverts de poussiere,
Soutinrent assez long-temps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine,
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldats que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille, dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail :
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.

(1) Noms de rats plaisamment inventés par Homere dans sa Batrachomyomachie; de quoi tomberont d'accord tous ceux qui entendent assez de grec pour découvrir la vraie signification de ces noms-là.

Trou, ni fente, ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux :
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux,
La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

VII. *Le Singe et le Dauphin.*

C'étoit chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athenes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espece : en son histoire
Pline le dit; il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe, en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut.
Un dauphin le prit pour un homme,

Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement, qu'on eût cru voir
Ce chanteur[1] que tant on renomme.
Le dauphin l'alloit mettre à bord,
Quand, par hasard, il lui demande:
Êtes-vous d'Athenes la grande?
Oui, dit l'autre, on m'y connoît fort;
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi, car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs:
Un mien cousin est juge maire.
Le dauphin dit, Bien grand merci.
Et le Pirée[2] a part aussi
A l'honneur de votre présence?
Vous le voyez souvent, je pense?
Tous les jours: il est mon ami;
C'est une vieille connoissance.
Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard[3] pour Rome[4];
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout, et n'ont rien vu.

Le dauphin rit, tourne la tête;
Et, le magot considéré,

(1) C'est Arion, sauvé d'un naufrage par un dauphin. Sur ce fait merveilleux, voyez Hérodote, liv. 1.

(2) Fameux port d'Athenes.

(3) Village près de Paris.

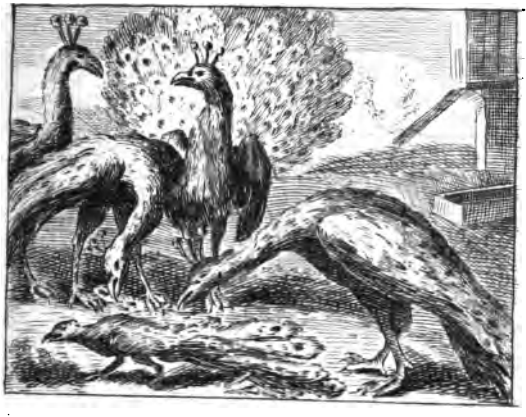
(4) La capitale de l'État ecclésiastique, et la plus grande ville d'Italie.

Il s'apperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme, afin de le sauver.

VIII. *L'Homme, et l'Idole de bois.*

Certain païen chez lui gardoit un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles:
Le païen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coûtoit autant que trois:
Ce n'étoit que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole, quel qu'il fût,
N'avoit eu cuisine si grasse;
Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassoit d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avoit sa part; et sa bourse en souffroit:
La pitance du dieu n'en étoit pas moins forte.

A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pieces l'idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers et stupides:
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vuides;
J'ai bien fait de changer de ton.



IX. *Le Geai paré des plumes du Paon.*

Un paon muoit : un geai prit son plumage ;
Puis après se l'accommoda ;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte :
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

X. *Le Chameau, et les Bâtons flottants.*

Le premier qui vit un chameau [1]
S'enfuit à cet objet nouveau;
Le second approcha; le troisieme osa faire
Un licou pour le dromadaire [2].
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier:
Ce qui nous paroissoit terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue,
Quand ce vient à la continue.
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet:
On avoit mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,

(1) Animal propre à porter de gros fardeaux.

(2) Autre nom de chameau. C'est proprement une espece de chameaux qui vont d'un pas plus léger et plus vîte que les autres.

Ne purent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottant sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendroit bien: (rien.
De loin, c'est quelque chose; et de près, ce n'est

XI. *La Grenouille et le Rat.*

Tel, comme dit Merlin [1], cuide engeigner [2] autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :

(1) Qui, distingué en son temps ou par son habileté ou par la subtilité de son esprit, passoit communément pour sorcier. C'est un fameux enchanteur dans l'*Orlando furioso* d'Arioste. Merlin, prétendu magicien, étoit Anglois. Il vivoit vers la fin du cinquieme siecle. Si vous voulez en savoir davantage, voyez le Dictionnaire de Moréri.

(2) Pense duper, tromper. Cuide engeigner sont deux mots à présent surannés et tout-à-fait hors d'usage. Cuider se trouve encore dans Amyot. Pour engeigner, ou engigner comme l'écrit Ménage dans son Dictionnaire étymologique, il vient, selon ce savant étymologiste, d'INGANNARE, tromper.

Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux
nourris,
Et qui ne connoissoit l'avent ni le carême,
Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue:
Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.
Messire rat promit soudain:
Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage:
Un jour il conteroit à ses petits enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenoit le galant empêché:
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très bon remede:
Le rat fut à son pied par la patte attaché;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commere
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée;
Prétend qu'elle en fera gorge chaude et curée:
C'étoit, à son avis, un excellent morceau.
Déja dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les dieux; la perfide s'en moque:
Il résiste; elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
Voit d'en-haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enleve, et, par même moyen,

La grenouille et le lien.
Tout en fut ; tant et si bien,
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur ;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

XII. *Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.*

Une fable avoit cours parmi l'antiquité;
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité:
Voici la fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandoit que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupedes, humains, éléphants, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux:
La déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par-tout la terreur

En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espece lige [1]
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il falloit subir d'autres loix.
On s'assemble au désert. Tous quittent leur taniere.
Après divers avis, on résout, on conclut,
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la maniere,
Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car que donner ? Il falloit de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval, ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, et nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part ; (rasse.
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embar-
Obligez-moi de me faire la grace

(1) Asservie à son seul appétit. C'est le plus haut point de liberté où puissent parvenir les animaux. Et l'homme est lige d'un seigneur, lorsqu'il dépend de ce seigneur à certains égards, qu'il est son vassal.

Que d'en porter chacun un quart :
Ce ne vous sera pas une charge trop grande ;
Et j'en serai plus libre, et bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Éconduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu ;
Et, malgré le héros de Jupiter issu [2],
Faisant chere et vivant sur la bourse publique.
Ils arriverent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchoit sa vie,
Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphyrs. Le lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre ambassade,
Dit-il ; je sens un feu qui me brûle au-dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps.
Rendez-moi mon argent ; j'en puis avoir affaire.
On déballe : et d'abord le lion s'écria,
D'un ton qui témoignoit sa joie :
Que de filles, ô dieux ! mes pieces de monnoie
Ont produites ! Voyez : la plupart sont déja
Aussi grandes que leurs meres.
Le croît m'en appartient. Il prit tout là-dessus ;
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura gueres.
Le singe et les sommiers confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.

(2) Alexandre, qui se disoit fils de Jupiter.

Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait? C'eût été lion contre lion:
Et le proverbe dit: Corsaires à corsaires [3],
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

(3) Espece de proverbe que La Fontaine a pris mot pour mot de Regnier, satire XII, à la fin.

XIII. *Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.*

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de glands se contentoit,
Ane, cheval, et mule, aux forêts habitoit:
Et l'on ne voyoit point, comme au siecle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or un cheval eut alors différend
Avec un cerf plein de vîtesse;
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,

Ne lui donna point de repos.
Que le cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie.
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant: Je suis à vous:
Adieu; je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme; il fait meilleur chez nous
Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc, vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litiere.

Hélas! que sert la bonne chere,
Quand on n'a pas la liberté!
Le cheval s'apperçut qu'il avoit fait folie:
Mais il n'étoit plus temps; déja son écurie
Étoit prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien:
Sage s'il eût remis une légere offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

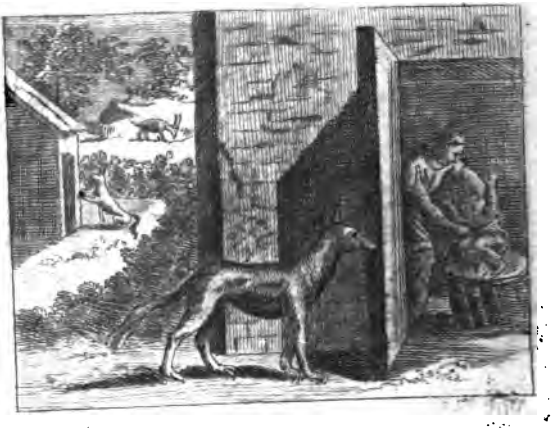
(1) La liberté, préférable aux métaux les plus précieux, dit Horace en appliquant la fable du cheval à toute personne qui, pour vivre plus commodément, devient esclave d'un grand, qui, l'ayant admise chez lui et à sa table, la rend insensiblement le jouet de ses humeurs et de ses plus bizarres fantaisies. Pour La Fontaine, comme il n'a pas trouvé à propos de sortir ouvertement de son sujet, il ne pouvoit peindre la liberté qu'en termes généraux; ce qu'il a fait d'une maniere fort délicate, mais peut-être moins propre à toucher et instruire tous ses lecteurs, que l'idée qu'en donne Horace: d'où je ne vois pourtant pas qu'on puisse rien conclure en faveur d'Horace au désavantage de La Fontaine, qui n'auroit pu s'écarter ici de son sujet comme a fait Horace, sans nous faire perdre une sage instruction, directement fondée sur cette fable.

XIV. *Le Renard et le Buste.*

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâ-
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre. (tre;
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit:
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tous sens; et, quand il s'apperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros [1]
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture:
« Belle tête! dit-il, mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point!

(1) Figure d'une personne à demi-corps, en plein relief.



XV. *Le Loup, la Chevre, et le Chevreau.*

La bique allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet :
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir, que l'on ne vous die,
Pour enseigne et mot du guet,
Foin du loup et de sa race.
Comme elle disoit ces mots,
Le loup, de fortune, passe :
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avoit pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,

Et, d'une voix papelarde [1],
Il demande qu'on ouvre, en disant, Foin du loup !
Et croyant entrer tout-d'un-coup.
Le biquet soupçonneux par la fente regarde:
Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il étoit venu s'en retourna chez soi.
Où seroit le biquet, s'il eût ajouté foi
Au mot du guet, que, de fortune,
Notre loup avoit entendu?

Deux sûretés valent mieux qu'une;
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

(1) Douce et contrefaite.

XVI. *Le Loup, la Mère, et l'Enfant.*

Ce loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris :
Il y périt. Voici l'histoire.

Un villageois avoit à l'écart son logis.
Messer loup attendoit chape-chûte [1] à la porte :
Il avoit vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiment de dindons, enfin bonne provende.
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier.

(1) Quelque bonne aventure. Si vous voulez savoir ce qui a donné lieu à cette expression, voyez le Dictionnaire de Trévoux, au mot chape-chûte. J'avois fait sur ce mot une note, qui m'a paru trop longue pour être mise ici.

La mere aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure:
Quand la mere appaisant sa chere géniture,
Lui dit: Ne criez point; s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est-ce-ci? s'écria le mangeur de moutons:
Dire d'un, puis d'un autre! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi? Me prend-on pour un sot?
Que quelque jour ce beau-marmot
Vienne au bois cueillir la noisette....
Comme il disoit ces mots, on sort de la maison:
Un chien de cour l'arrête; épieux et fourches fieres
L'ajustent de toutes manieres.
Que veniez-vous chercher en ce lieu? lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
Merci de moi! lui dit la mere,
Tu mangeras mon fils! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim?
On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête:
Le seigneur du village à sa porte les mit;
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit:

« Biaux chires leups, n'écoutez mie
« Mere tenchent chen fieux qui crie. »

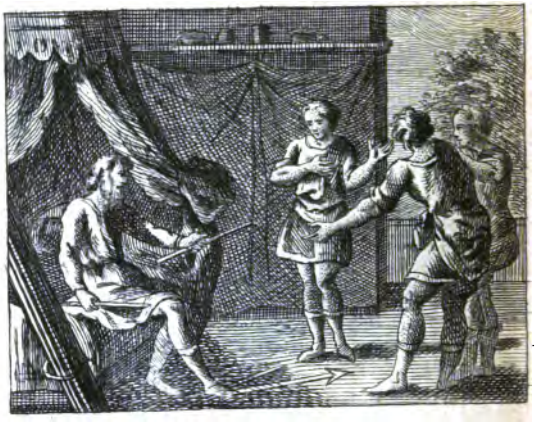
XVII. *Parole de Socrate.*

Socrate[1] un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage :
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage ;
L'autre blâmoit la face : et tous étoient d'avis
Que les appartements en étoient trop petits.
Quelle maison pour lui ! l'on y tournoit à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !

Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.

(1) Philosophe grec, dont la sagesse et la vertu ne peuvent être assez admirées de quiconque prendra la peine d'étudier son caractere.

Chacun se dit ami : mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.



XVIII. *Le Vieillard et ses Enfants.*

Toute puissance est foible, à moins que d'être unie.
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie:
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phedre enchérit souvent par un motif de gloire:
Pour moi, de tels pensers me seroient mal-séants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appelloit,
Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parloit),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble:
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,

Les rendit en disant : Je le donne aux plus forts [1].
Un second lui succede, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista :
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Foibles gens ! dit le pere : il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit, on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant près de terminer ses jours,
Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos peres ;
Adieu : promettez-moi de vivre comme freres ;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains, il meurt. Et les trois freres
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès :
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joints, l'intérêt les sépare :

(1) Je défie les plus forts d'en venir à bout, c'est-à-dire de rompre ces dards joints ensemble. Dans la plupart des éditions des Fables de La Fontaine, au lieu de, *Je le donne aux plus forts*, on trouve, *Je les donne aux plus forts*. Faute grossiere qui a été corrigée par La Fontaine lui-même dans une édition de Paris, publiée en 1678. La même faute a reparu depuis, dans plusieurs autres éditions, par la négligence ou l'ignorance des correcteurs : mais on peut compter présentement que cette note, munie de l'autorité de La Fontaine, la fera disparoître pour toujours.

L'ambition, l'envie, avec les consultants [2],
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane:
Le juge sur cent points tour-à-tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les freres désunis sont tous d'avis contraire:
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis, et pris à part.

(2) Avocats qui ne plaident plus au barreau, mais qu'on va consulter chez eux.

XIX. *L'Oracle et l'Impie.*

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale [1] des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux.
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen qui sentoit quelque peu le fagot [2],
Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire [3],
Alla consulter Apollon.

(1) Le labyrinthe, que les poëtes nomment souvent dédale dans le sens propre et dans un sens figuré, comme ici, par allusion à Dédale, architecte athénien qui bâtit le fameux labyrinthe de Crete.

(2) Qui s'exposoit à être brûlé comme athée.

(3) Qu'un homme se trouve héritier par testament, s'il soupçonne que l'héritage

Dès qu'il fut en son sanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie, ou non?
Il tenoit un moineau, dit-on,
Prêt d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussitôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête :
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau ;
Tu te trouverois mal d'un pareil stratagême :
Je vois de loin, j'atteins de même.

pourroit l'obliger à payer aux créanciers du défunt plus qu'il ne lui a laissé par son testament, il n'accepte l'héritage que par bénéfice d'inventaire; et, dans ce cas, il n'est tenu de payer des dettes du défunt que jusqu'à la concurrence des biens inventoriés. Ainsi, un homme qui croit en Dieu sans être fort assuré de son existence, se réserve la liberté de n'y point croire du tout. Un tel homme, dit La Fontaine, croit en Dieu, pour user de ce mot, par bénéfice d'inventaire : expression hardie, qui n'est ni fort juste ni fort claire, si je ne me trompe.

XX. *L'Avare qui a perdu son trésor.*

L'USAGE seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogene [1] là-bas est aussi riche qu'eux;
Et l'avare ici-haut, comme lui, vit en gueux.
L'homme au trésor caché, qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit
Pour jouir de son bien une seconde vie;
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.
Il avoit dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit [2]

(1) Philosophe fort pauvre, mais pauvre volontaire.

(2) Pas de plus grand plaisir. Déduit, qui signifie plai-

Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance [3] à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris. =
C'est mon trésor que l'on m'a pris. =
Votre trésor ! où pris ? = Tout joignant cette pierre. =
Eh ! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure. =
A toute heure ! bons dieux ! ne tient-il qu'à cela ?
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchois jamais. = Dites-moi donc, de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

sir, divertissement, est vieux. Quoiqu'usité encore, il l'est pourtant si peu, que je ne crois pas qu'il soit inutile de l'expliquer ici en faveur de plusieurs étrangers qui se plaisent à lire les fables de La Fontaine.

(3) Son bien, son trésor. Chevance, qui signifioit autrefois le bien d'une personne, est présentement un vieux mot.

XXI. *L'OEil du Maître.*

Un cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asyle.
Mes freres, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras :
Ce service vous peut quelque jour être utile ;
Et vous n'en aurez point regret.
Les bœufs, à toute fin, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisoit tous les jours :
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même ; et pas un d'aventure
N'apperçut ni cor ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts

Rend déja grace aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant lui dit : Cela va bien :
Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa re-
Je crains fort pour toi sa venue : (vue ;
Jusques-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le maître entre, et vient faire sa ronde.
Qu'est-ce-ci ? dit-il à son monde,
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces rateliers.
Cette litiere est vieille, allez vîte aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
Ne sauroit-on ranger ces jougs et ces colliers ?
En regardant à tout il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauroient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.

Phedre [1] sur ce sujet dit fort élégamment :
Il n'est pour voir que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.

(1) Phedre, excellent auteur de fables, qu'il a écrites en vers latins, d'un style fort semblable à celui de Térence.

XXII. *L'Alouette et ses petits, avec le Maître d'un champ.*

Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un commun pro-
Voici comme Ésope le mit (verbe.
En crédit [1].

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime, et que tout pullule dans le monde,

(1) Par la fable suivante, qui nous a été conservée en latin par Aulu-Gelle, liv. II, c. 29. On n'a qu'à comparer la maniere de conter d'Aulu-Gelle, assez élégante, avec celle de La Fontaine, pour être convaincu que La Fontaine a trouvé l'art d'embellir ses originaux, qu'il leur prête des graces si naturelles qu'en les imitant il devient original lui-même, et un original qui, selon toutes les apparences, restera long-temps inimitable.

Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernieres
Avoit laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanieres.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mere encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore,
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs, avant que la nitée (2)
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il; allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.

(2) On trouve nitée dans l'édition in-quarto de 1668; et ce qui prouve qu'en effet La Fontaine a employé nitée, qui est en usage dans quelques provinces, c'est qu'il a laissé ce mot dans l'édition de 1678, qu'il a eu soin d'accompagner d'un bon errata.

L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite :
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais : voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mere.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devroient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parents, mere ! c'est à cette heure...
Non, mes enfants, dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisieme fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils : et savez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille ;
C'est là notre plus court ; et nous acheverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants !

Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants,
Délogerent tous sans trompette.

FIN DU QUATRIEME LIVRE.

LIVRE CINQUIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Bûcheron et Mercure.

À M. LE C. D. B.

Votre goût a servi de regle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornements [1] l'effort ambitieux.

(1) Ornements inutiles et affectés. Horace, qui les nomme des ornements ambitieux, nous dit expressément qu'un esprit juste et éclairé les retranchera sans façon de tout écrit soumis à sa critique ; « ambitiosa recidet ornamenta ». De Arte poetica, etc. v. 447. La Fontaine a bien profité du conseil d'Horace ; ce qu'on ne peut dire que d'un très petit nombre d'écrivains, tant anciens que modernes.

Je le veux comme vous cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Ésope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent : je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie :
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois par une double image
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi ; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scene est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux Belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée ; et la cherchant en vain,

Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre:
Sur celui-ci rouloit tout son avoir [2].
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face étoit de pleurs toute baignée:
Ô ma cognée! ô ma pauvre cognée!
S'écrioit-il: Jupiter, rends-la moi;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu: la connoîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit: Je n'y demande rien.
Une d'argent succede à la premiere:
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois:
Je suis content si j'ai cette derniere.
Tu les auras, dit le dieu, toutes trois:
Ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée:
Et boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor:
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt: La voilà!

(2) Avoir, vieux mot qui signifioit bien, richesses, et que La Fontaine emploie ici dans le même sens.

Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien;
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

II. *Le Pot de terre et le Pot de fer.*

Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il feroit que sage [1]

(1) C'est-à-dire qu'il feroit fort sagement. *Il feroit que sage* est une expression un peu surannée, mais qui se trouve communément dans nos vieux auteurs, sans en excepter Amyot lui-même, l'écrivain le plus correct et le plus poli de son temps, qui l'a employée dans sa traduction de Plutarque. « Tu « fais que sage, Géminius, » dit-il dans la vie de Marc Antoine, ch. 12, « de confesser « la vérité avant qu'on te donne la gehenne pour te la faire « dire ». La Fontaine, touché de la naïveté de cette expression, s'est fait un plaisir d'en orner son style. Mais un correcteur d'imprimerie, fort éloigné d'en sentir la naïveté, la trouvant barbare parcequ'il ne l'entendoit pas, a cru faire merveille de mettre à la place, *qu'il seroit plus sage*; et

De garder le coin du feu;
Car il lui falloit si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris seroit cause:
Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer:
Si quelque matiere dure
Vous menace, d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas,
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

cette prétendue correction a été reçue dans toutes les éditions des fables de La Fontaine qui ont paru depuis en France, en Hollande, etc. quoique dans l'édition de Paris de 1678, corrigée par La Fontaine lui-même, il y eût, *qu'il feroit que sage*, comme dans toutes les éditions précédentes; ce qui auroit dû tenir en respect cet imprudent correcteur, ou du moins empêcher les éditeurs qui sont venus après lui de marcher aveuglément sur ses traces.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

III. *Le petit Poisson et le Pêcheur.*

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau, qui n'étoit encore que fretin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une riviere.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;
Voilà commencement de chere et de festin :
Mettons-le en notre gibeciere.
Le pauvre carpillon lui dit en sa maniere :
Que ferez-vous de moi ? je ne saurois fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :

Je serai par vous repêchée;
Quelque gros partisan m'achetera bien cher.
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille (vaille.
Pour faire un plat : quel plat! croyez-moi, rien qui
Rien qui vaille! eh bien! soit, repartit le pêcheur :
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poele; et, vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un tiens [1] vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras.
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

(1) Prends cela, je te le donne.

IV. *Les Oreilles du Lievre.*

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion, qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chevres, beliers, taureaux, aussitôt délogerent;
Daims et cerfs de climat changerent:
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lievre, appercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur [1]
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin grillon, dit-il, je pars d'ici:

(1) Délateur, qui fait métier de noircir, de décrier les actions les plus innocentes.

Mes oreilles enfin seroient cornes aussi;
Et quand je les aurois plus courtes qu'une autruche,
Je craindrois même encor. Le grillon repartit:
Cornes cela! Vous me prenez pour cruche!
Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes [2].
J'aurai beau protester : mon dire et mes raisons
Iront aux petites-maisons [3].

(2) Animal qui n'a qu'une corne très sensible au bas du front.

(3) Lieu où l'on renferme les fous à Paris.

V. *Le Renard ayant la queue coupée.*

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard [1] d'une lieue,
Fut enfin au piege attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue,
S'étant, dis-je, sauvé, sans queue et tout honteux,
Pour avoir des pareils, (comme il étoit habile)
Un jour que les renards tenoient conseil entre eux:
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queue? Il faut qu'on se la coupe:
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe:

(1) Connu pour le plus rusé de ce quartier-là.

Mais tournez-vous, de grace ; et l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

VI. *La Vieille et les deux Servantes.*

Il étoit une vieille ayant deux chambrieres.
Elles filoient si bien, que les sœurs filandieres [1]
Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
La vieille n'avoit point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Thétis [2] chassoit Phébus [3] aux crins dorés,
Tourets entroient en jeu, fuseaux étoient tirés,
Deçà, delà, vous en aurez:
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un misérable coq à point nommé chantoit:

(1) Les trois Parques, occupées à filer la vie des hommes.

(2) Déesse de la mer, et la mer même, d'où les poëtes supposent que le soleil, qu'ils nomment Phébus, se leve tous les matins, après s'y être allé coucher tous les soirs.

(3) C'est-à-dire dès que le soleil se levoit.

Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affubloit d'un jupon crasseux et détestable,
Allumoit une lampe, et couroit droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormoient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras;
Et toutes deux très mal contentes,
Disoient entre leurs dents: Maudit coq! tu mourras!
Comme elles l'avoient dit, la bête fut grippée:
Le réveille-matin [4] eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché:
Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant:
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là
De Charybde en Scylla [5].

(4) Comme le coq chante régulièrement au point du jour, La Fontaine s'est avisé fort à-propos de lui donner le nom de réveille-matin, nom propre de cette espece de montres qui, faites pour carillonner à telle heure qu'on veut, servent à réveiller ceux qui les montent pour être éveillés précisément à cette heure-là.

(5) Deux écueils dans le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile; dont l'un, funeste aux vaisseaux qui s'approchoient de trop près des côtes d'Italie, se nommoit Scylla; et l'autre, gouffre horrible en Sicile, vis-à-vis de Scylla, se nommoit Charybde. Il arrivoit souvent qu'on donnoit contre l'un de ces écueils en voulant éviter l'autre; ce qui a fondé le proverbe *Tomber de Charybde en Scylla.*

VII. *Le Satyre et le Passant.*

Au fond d'un antre sauvage
Un satyre et ses enfants
Alloient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme et maint petit:
Ils n'avoient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie:
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le sémondre [1] deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts :

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le satyre s'en étonne :
Notre hôte ! à quoi bon ceci ?

L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin :

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toit !
Arriere ceux [2] dont la bouche
Souffle le chaud et le froid !

(1) Vieux mot, qui signifie inviter, convier.

(2) Qui disent d'une même personne, d'un même fait, le blanc et le noir, le pour et le contre, louant et blâmant indifféremment toutes choses, dans des vues intéressées, sans aucun respect pour la vérité.

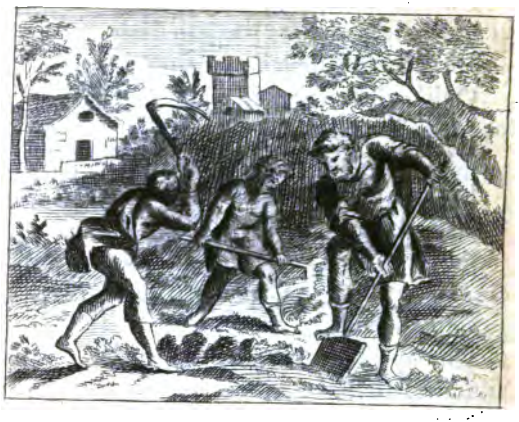
VIII. *Le Cheval et le Loup.*

Un certain loup, dans la saison
Que les tiedes zéphyrs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie;
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Apperçut un cheval qu'on avoit mis au verd.
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc!
Eh! que n'es-tu mouton! car tu me serois hoc [1]:
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés,

(1) Tu serois à moi, par allusion à une sorte de jeu de cartes qu'on nomme le Hoc, où l'on dit hoc en jetant sur le tapis certaines cartes qui font gagner ceux qui les jouent.

Se dit écolier d'Hippocrate ;
Qu'il connoît les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés ;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si don coursier vouloit
Ne point celer sa maladie,
Lui loup gratis le guériroit.
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi sans être lié
Témoignoit quelque mal, selon la médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume sous le pied.
Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux,
Et fais aussi la chirurgie.
Mon galant ne songeoit qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer son malade.
L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules et les dents.
C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste ;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'herboriste [2],
Et ne fus jamais que boucher.

(2) Qui s'applique à la connoissance des plantes.



IX. *Le Laboureur et ses Enfants.*

TRAVAILLEZ, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

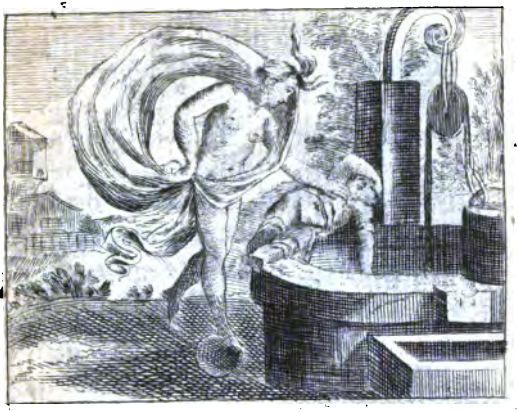
Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit : mais un peu de courage
Vous le fera trouver ; vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût :
Creusez, fouillez, béchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le pere mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, par-tout ; si bien qu'au bout de l'an

Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le pere fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

X. *La Montagne qui accouche.*

Une montagne en mal d'enfant
Jetoit une clameur si haute,
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit, sans faute,
D'une cité plus grosse que Paris:
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit: Je chanterai la guerre
Que firent les titans au maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup: mais qu'en sort-il sou-
Du vent. (vent?



XI. *La Fortune et le jeune Enfant.*

Sur le bord d'un puits très profond,
Dormoit, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes.
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Auroit fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie ;
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;
Cependant c'étoit votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots,

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde,
Qu'il ne faille qu'elle en réponde:
Nous la faisons de tous écots [1];
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures;
On pense en être quitte en accusant son sort:
Bref, la Fortune a toujours tort.

(1) Écot est la part que chacun doit payer pour un repas commun. Faisons-nous une sottise, nous en mettons la meilleure partie sur le compte de la Fortune. Nous lui faisons payer largement son écot pour le mauvais succès d'une affaire, auquel succès elle n'a contribué en aucune maniere.

XII. *Les Médecins.*

Le médecin Tant-pis [1] alloit voir un malade
Que visitoit aussi son confrere Tant-mieux [2].
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soutînt que le gisant iroit voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature;
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit : Il est mort; je l'avois bien prévu.
S'il m'eût cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

(1) (2) Médecins d'un caractere opposé, dont l'un faisoit toujours des pronostics funestes, et l'autre des pronostics heureux.

XIII. *La Poule aux œufs d'or.*

L'AVARICE perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avoit un trésor :
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien ;
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches !

XIV. *L'Ane portant des Reliques.*

UN baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penser il se quarroit,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole,
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due.

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

XV. *Le Cerf et la Vigne.*

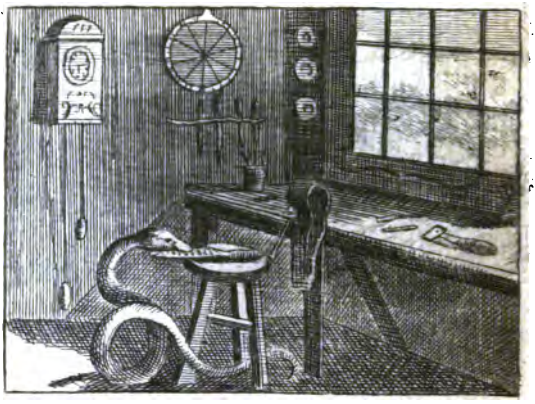
Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs, pour ce coup, croyoient leurs chiens en faute [1].
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême !
On l'entend, on retourne, on le fait déloger :
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée [2]. Il lui fut inutile

(1) Qu'ils avoient perdu la piste de la bête qu'ils chassoient.

(2) Les chiens mangent la portion que les chasseurs leur en donnent, et qu'on nomme curée.

De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asyle
Qui les a conservés.

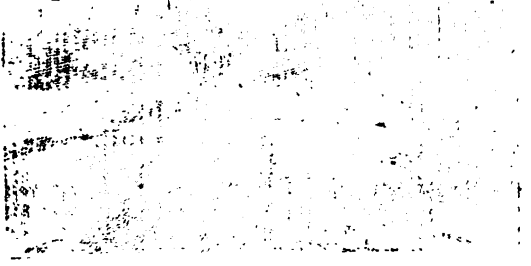


XVI. *Le Serpent et la Lime.*

On conte qu'un serpent, voisin d'un horloger
(C'étoit pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colere :
Pauvre ignorant ! eh ! que prétends-tu faire ?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle :
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,

Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mor-
Vous vous tourmentez vainement. (dre:
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outra-
Sur tant de beaux ouvrages? (ges
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.



XVII. *Le Lievre et la Perdrix.*

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Ésope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lievre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille :
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asyle ;
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brisaut.
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortant de son corps échauffé.

Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lievre, et d'une ardeur extrême
Il le pousse; et Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le lievre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La perdrix le raille et lui dit:
Tu te vantois d'être si vîte!
Qu'as-tu fait de tes pieds? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité:
Mais la pauvrette avoit compté
Sans l'autour aux serres cruelles.

XVIII. *L'Aigle et le Hibou.*

L'AIGLE et le chat-huant leurs querelles cessè-
Et firent tant qu'ils s'embrasserent. (rent,
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou.
Connoissez-vous les miens? dit l'oiseau de Minerve.
Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau.
Je crains en ce cas pour leur peau :
C'est hasard si je les conserve.
Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur
Tout en même catégorie [1]. (die,
Adieu mes nourrissons si vous les rencontrez.
Peignez-les moi, dit l'aigle, ou bien me les mon-
Je n'y toucherai de ma vie. (trez;

(1) Au même rang, sans faire la moindre distinction.

Le hibou repartit : Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier : retenez-la si bien
Que chez moi la maudite parque
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture.
De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,
Notre aigle apperçut, d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure,
(Je ne sais pas lequel des deux)
De petits monstres fort hideux.
Rechignés, un air triste, une voix de Mégere.
Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami :
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi :
Ses repas ne sont point repas à la légere.
Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.
Il se plaint ; et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
En avoient-ils le moindre trait ?

XIX. *Le Lion s'en allant en guerre.*

Le lion dans sa tête avoit une entreprise :
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :
L'éléphant devoit sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire ;
L'ours s'apprêter pour les assauts ;
Le renard ménager de secrètes pratiques ;
Et le singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le roi, je les veux employer :
Notre troupe sans eux ne seroit pas complète.

L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette ;
Et le lievre pourra nous servir de courier.

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connoît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

XX. *L'Ours et les deux Compagnons.*

Deux compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant, (dirent.
Mais qu'ils tueroient bientôt, du moins à ce qu'ils
C'étoit le roi des ours : au compte de ces gens,
Le marchand à sa peau devoit faire fortune ;
Elle garantiroit des froids les plus cuisants ;
On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut [1] prisoit moins ses moutons, qu'eux leur ours ;
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,

(1) Marchand de moutons, nommé Dindenaut, sévèrement puni pour avoir insulté Panurge, et mis à trop haut prix sa marchandise, comme Rabelais le raconte plaisamment à sa maniere. Voy. Pantagruel, l. IX, c. 6, 7 et 8.

Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre:
D'intérêts [2] contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce pan-
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie; (neau:
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre: ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Eh bien! ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il t'approchoit de bien près,
Te retournant avec sa serre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

(2) Quant à la peine et à la dépense qu'avoit coûté cette expédition contre l'ours, on ne lui en dit pas un mot pour en obtenir le dédommagement.

XXI. *L'Ane vêtu de la peau du Lion.*

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Étoit craint par-tout à la ronde ;
Et, bien qu'animal sans vertu,
Il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur.
Martin [1] fit alors son office.
Ceux qui ne savoient pas la ruse et la malice
S'étonnoient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier.

(1) Valet de meûnier, armé d'un gros bâton.

Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

FIN DU CINQUIEME LIVRE.

LIVRE SIXIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Pâtre et le Lion.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire ;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue ;
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phedre étoit si succinct, qu'aucuns l'en ont blâmé.

Esope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec [1] renchérit, et se pique
D'une élégance laconique [2];
Il renferme toujours son conte en quatre vers;
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Ésope en un sujet semblable.
L'un amene un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à peu près, Ésope le raconte.

Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, disoit-il, ô monarque des dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande!
A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort:
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort:
Que l'homme ne sait guere, hélas! ce qu'il demande!
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
Ô monarque des dieux, je t'ai promis un veau;
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte!

(1) Gabrias.

(2) Très succincte, comme celle des Lacédémoniens.

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur:
Passons à son imitateur.

II. *Le Lion et le Chasseur.*

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un lion,
Vit un berger : Enseigne-moi, de grace,
De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison.
Le berger dit : C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît, et je suis en repos.
Dans le moment qu'il tenoit ces propos,
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver ;
Ô Jupiter, montre-moi quelque asyle,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver !

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt:
Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

III. *Phébus et Borée.* [1]

Borée et le Soleil virent un voyageur
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne:
Il pleut; le soleil luit; et l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois [2] le manteau leur est fort nécessaire:
Les Latins les nommoient douteux [3], pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu:
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.

(1) Le soleil et le vent du nord, qui est en général très violent.

(2) A cause de la pluie qui forme actuellement l'arc-en-ciel, à la faveur des rayons du soleil.

(3) Incertains. « Incertis «si mensibus amnis abundans «exit. » Virg. Georg. l. I, v. 115, 116.

Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte,
Qu'il n'est bouton qui tienne: il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable:
Vous plaît-il de l'avoir? Eh bien! gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plutôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez: je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau:
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le vent perdit son temps;
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme:
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Soleil dissipe la nue,
Récrée et puis pénetre enfin le cavalier,
Sous son balandras fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller:
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

IV. *Jupiter et le Métayer.*

JUPITER eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce ; et gens se présentèrent,
Firent des offres, écouterent :
Ce ne fut pas sans bien tourner ;
L'un alléguoit que l'héritage
Étoit frayant [1] et rude ; et l'autre un autre si.

(1) Héritage frayant, qu'on ne peut mettre en valeur sans faire de grosses dépenses. Les fermiers et les paysans de Champagne et des environs de Château-Thierry, où est né La Fontaine, se servent fort communément des mots *frayant* et *frayer* La vigne, disent-ils, et certaines terres labourables frayent beaucoup, c'est-à-dire que la culture de la vigne et de certains champs exige des soins et des frais considérables. C'est ce que j'ai appris d'une demoiselle champenoise, d'un esprit très juste et très délicat, qui sait observer et retenir exactement ce qui mérite d'être observé. Le mot de *frayer* est présentement inconnu à la langue françoise dans ce sens-là ; et c'est pourtant de

Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il auroit bâillé.
Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente, et fait en somme
Un climat pour lui seul: ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage: ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le receveur fut très mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé:
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux:
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il? Il recourt au monarque des dieux;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la providence
Sait ce qu'il nous faut, mieux que nous.

frayer qu'est venu *défrayer*, terme fort connu, fort usité, et dont le sens conserve un rapport très sensible avec celui de *frayer* que lui donnent les paysans de Champagne.

V. *Le Cochet, le Chat, et le Souriceau.*

Un souriceau tout jeune, et qui n'avoit rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mere.

J'avois franchi les monts qui bornent cet état,
Et trottois comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carriere,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux:
L'un doux, benin et gracieux:
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'éleve en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.

Or c'étoit un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mere le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui, grace aux dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux:
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats: car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la souris: ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

VI. *Le Renard, le Singe, et les Animaux.*

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblerent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée :
Dans une chartre [1] un dragon la gardoit.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit :
Plusieurs avoient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant ;
Et, par plaisir, la tiare essayant,

(1) Le mot de *chartre* signifie proprement une prison ; et nos vieux romanciers l'employoient souvent en ce sens-là. Il se prend ici pour un lieu propre à mettre quelque chose en sûreté.

Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse, et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : Je sais, sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, sire, à votre majesté.
Le nouveau roi bâille après la finance :
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piege : il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance :
Prétendrois-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même?
Il fut démis ; et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadême.

VII. *Le Mulet se vantant de sa généalogie.*

Le mulet d'un prélat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment
Que de sa mere la jument,
Dont il contoit mainte prouesse :
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Étant devenu vieux on le mit au moulin :
Son pere l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

VIII. *Le Vieillard et l'Ane.*

Un vieillard sur son âne apperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant ;
Il y lâche sa bête : et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se veautrant, grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le vieillard.
Pourquoi ? répondit le paillard :
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois?
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon françois.

IX. *Le Cerf se voyant dans l'eau.*

Dans le crystal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louoit la beauté de son bois,
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
Disoit-il en voyant leur ombre avec douleur:
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faîte;
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,
Un limier [1] le fait partir.
Il tâche à se garantir;
Dans les forêts il s'emporte:

(1) Gros chien, bon pour la chasse du cerf.

Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présents
Que le ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile;
Il estime un bois qui lui nuit.

X. *Le Lievre et la Tortue.*

RIEN ne sert de courir : il faut partir à point.
Le lievre et la tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. Sitôt! êtes-vous sage?
Repartit l'animal léger :
Ma commere, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lievre n'avoit que quatre pas à faire;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,

Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes[1],
Et leur fait arpenter les landes[2].
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue;
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchoit presque au bout de la carriere,
Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la premiere.
Hé bien! lui cria-t-elle, avois-je pas raison?
De quoi vous sert votre vîtesse?
Moi l'emporter! et que seroit-ce
Si vous portiez une maison?

(1) S'en éloigne si bien, que les chiens ne peuvent le rattraper, et se trouvent par là dans le cas où est un créancier que ses débiteurs renvoient aux calendes grecques, terme de paiement tout-à-fait chimérique, parcequ'il n'y a point de jour dans l'année que les Grecs aient nommé calendes. «Quand serez-vous hors «de debte»? demanda Pantagruel. «Es calendes grecques», répondit Panurge, «lorsque tout le monde sera «content, etc.» Pantagr. liv. III, chap. 3. La Fontaine, supposant son lecteur déja instruit sur ce point de littérature fort trivial, et qu'on doit avoir appris au college, s'est contenté de dire que le lievre renvoie les chiens aux calendes.

(2) Terres stériles, incultes, fort propres pour la chasse.

XI. *L'Ane et ses Maîtres.*

L'ane d'un jardinier se plaignoit au Destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'aurore.
Les coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché.
Belle nécessité d'interrompre mon somme!
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître; et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disoit-il, à mon premier seigneur:
Encor, quand il tournoit la tête,
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien:

Mais ici point d'aubaine [1]; ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune;
Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc! dit le Sort en colere,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourroient faire!
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ai-je en l'esprit que son affaire?

Le Sort avoit raison. Tous gens sont ainsi faits:
Notre condition jamais ne nous contente;
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

(1) Nul profit casuel, nulle bonne aventure.

XII. *Le Soleil et les Grenouilles.*

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse
Noyoit son souci dans les pots.
Ésope seul trouvoit que les gens étoient sots
De témoigner tant d'alégresse.

Le Soleil, disoit-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée,
Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.
Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants?
Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine
Se peut souffrir; une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
Adieu joncs et marais : notre race est détruite;

Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre [illegible]
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnoient [illegible] mal.

XIII. *Le Villageois et le Serpent.*

Ésope conte qu'un manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Apperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart-d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
Et, sans considérer quel sera le loyer
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'ame lui revient avecque la colere.
Il leve un peu la tête, et puis siffle aussitôt,

Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
Ingrat! dit le manant, voilà donc mon salaire!
Tu mourras! A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête,
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue, et la tête.
L'insecte, sautillant, cherche à se réunir;
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable:
Mais envers qui? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

XIV. *Le Lion malade, et le Renard.*

De par le roi des animaux,
Qui dans son antre étoit malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espece en ambassade
Envoyât gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite :
Foi de lion, très bien écrite ;
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute :
De chaque espece on lui députe.
Les renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison :
Les pas empreints sur la poussiere

Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa taniere;
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que sa majesté nous dispense:
Grand-merci de son passe-port.
Je le crois bon: mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

XV. *L'Oiseleur, l'Autour, et l'Alouette.*

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.
Un manant au miroir prenoit des oisillons.
Le fantôme brillant attire une alouette :
Aussitôt un autour planant sur les sillons
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau.
Elle avoit évité la perfide machine,
Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau,
Elle sent son ongle [1] maligne,

(1) Quoique le mot d'ongle soit masculin, La Fontaine le fait ici féminin, selon l'usage de quelques provinces, où l'on ne lui point d'autre genre.

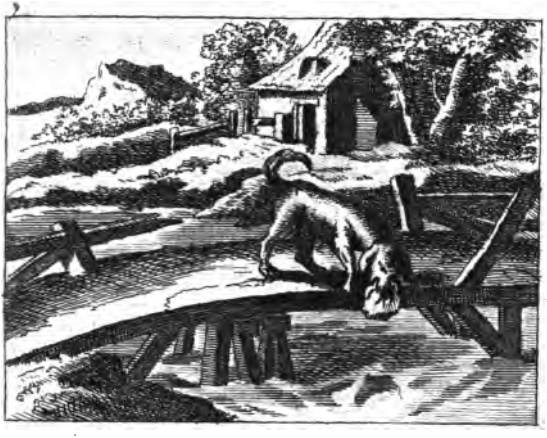
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure enveloppé :
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage ;
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'oiseleur repartit : Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage ?

XVI. *Le Cheval et l'Ane.*

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir ;
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnoit un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
La priere, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le cheval refusa, fit une petarade,
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du baudet en cette aventure

On lui fit porter la voiture,
Et la peau par dessus encor.



XVII. *Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.*

Chacun se trompe ici bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.
Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer :
La riviere devint tout-d'un-coup agitée ;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

XVIII. *Le Chartier embourbé.*

Le Phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours : c'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne
Appellé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage !

Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux

Sont si célebres dans le monde:
Hercule, lui dit-il, aide-moi; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi:
Hercule veut qu'on se remue;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient;
Ôte d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue,
Qui jusqu'à l'aissieu les enduit;
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit;
Comble-moi cette orniere. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vais t'aider, dit la voix: prends ton fouet.
Je l'ai pris..... Qu'est-ce ci! mon char marche à souhait!
Hercule en soit loué! Lors la voix: Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

XIX. *Le Charlatan.*

Le monde n'a jamais manqué de charlatans.
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron [1];
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantoit d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendroit disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud;
Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne:

(1) Affronte la mort, faisant sur lui-même des épreuves très périlleuses en apparence, pour justifier aux yeux des spectateurs la bonté de son antidote.

Que l'on m'amene un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane [2].
Le prince sut la chose : il manda le rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie [3];
J'en voudrois faire un orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devoit au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs [4] :
Sinon il consentoit d'être en place publique
Guindé la hart au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir; et que, pour un pendu,
Il auroit bonne grace et beaucoup de prestance :
Sur-tout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu;
Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire,
Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

(2) Robe longue que portent les bacheliers en licence.

(3) Comme l'Arcadie nourrit peu de chevaux, mais grand nombre d'ânes, on s'est avisé d'appeller l'âne un roussin d'Arcadie, par pure plaisanterie. Car du reste le roussin est proprement et en bon françois un cheval entier, un peu épais, et entre deux tailles, comme on peut voir dans le Dictionnaire de l'Académie françoise.

(4) Des écoles publiques.

Il avoit raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants;
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

XX. *La Discorde.*

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme [1],
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-que-non [2], son frere,
Avecque tien-et-mien, son pere.
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
De préférer notre hémisphere
A celui des mortels [3] qui nous sont opposés,

(1) La pomme d'or prétendue par Junon, Pallas et Vénus, et qui fut donnée à la derniere par Pâris.

(2) *Que si, que non,* termes que répetent incessamment ceux qui sont en dispute, l'un pour affirmer ce que l'autre nie. « Les uns disent que si, et les autres que « non. » (Scarron, Poés.)

(3) Nous les nommons nos

Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût présente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir; et l'autre, diligente,
Couroit vîte aux débats, et prévenoit la Paix;
Faisoit d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne lui trouvoit jamais
De demeure fixe et certaine;
Bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine:
Il falloit donc qu'elle eût un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'étoit alors aucun couvent de filles,
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'hyménée
Lui fut pour maison assignée.

antipodes; et nous sommes leurs antipodes à leur égard, étant opposés à eux, comme ils le sont à nous.

XXI. *La jeune Veuve.*

La perte d'un époux ne va point sans soupirs:
On fait beaucoup de bruit; et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole;
Le Temps ramene les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande; on ne croiroit jamais
Que ce fût la même personne:
L'une fait fuir les gens; et l'autre a mille attraits:
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne,
C'est toujours même note et pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable:
On le dit; mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partoit pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui crioit : Attends-moi, je te suis ; et mon ame,
Aussi-bien que la tienne, est prête à s'envoler.
Le mari fait seul le voyage.
La belle avoit un pere, homme prudent et sage :
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler :
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout-à-l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports :
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux, beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. Ah ! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut.
Le pere lui laissa digérer sa disgrace.
Un mois de la sorte se passe ;
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coeffure ;
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier [1] ; les jeux, les ris, la danse,

(1) Les Amours rentrent en foule dans le cœur de la veuve, leur véritable domaine, leur séjour naturel et ordinaire : ce que La Fontaine a pris plaisir d'appeller *Revenir au colombier ;* expression proverbiale, qui a été introduite dans la langue par allusion à ce que font les pigeons, qui, transportés bien loin de chez eux, reviennent tou-

Ont aussi leur tour à la fin :
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence [2].
Le pere ne craint plus ce défunt tant chéri.
Mais comme il ne parloit de rien à notre belle :
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? dit-elle.

jours au colombier où ils ont reçu leur premiere nourriture.

(2) Dans les plaisirs dont la jeunesse aime à faire son unique amusement. Par la fontaine de Jouvence (fiction romanesque) on entend une eau qui a la propriété de rajeunir ceux qui en boivent.

Grand dommage est que ceci soit sonnettes :
Filles connois qui ne sont pas jeunettes,
A qui cette eau de Jouvence viendroit
Bien à propos.

Plaisante conclusion d'un ancien rondeau, qu'on peut voir à la fin du chap. 14 des Caracteres de ce siecle.

EPILOGUE[1].

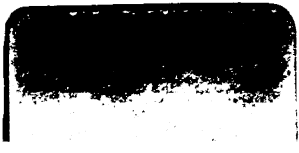
Bornons ici cette carriere;
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matiere,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets:
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché[2]. Damon, vous m'exhortez

(1) Conclusion.

(2) Ici La Fontaine veut passer d'un petit ouvrage en prose et en vers, où il a raconté très agréablement les aventures de Psyché, mais qu'il n'avoit pas encore achevé quand il dit, *Retournons à Psyché.* Quoique le fond de cet ouvrage soit tiré d'Apu-

A peindre ses malheurs et ses félicités ;
J'y consens : peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux, si ce travail est la derniere peine
Que son époux me causera !

lée, auteur latin, La Fontaine a trouvé le secret de l'enrichir de plusieurs beaux tableaux de son invention, qui, selon l'opinion la plus générale, mettent l'ouvrage françois au-dessus de l'original latin.

Fin du sixieme livre et de la premiere partie.

SEP 3 - 1942